

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

Dans ce numéro :

CHAMPIONNATS DU MONDE

CIRCUIT DE L'OUEST

ISTRES - DAMAS - PARIS

EUROPE - AMÉRIQUE



COPENHAGUE. — Championnats du monde cyclistes. Voici réunis au vélodrome, au cours de la première journée, de gauche à droite : Carapezzi, Couderc, Courly, Georget et Speicher.



la petite semaine

LUNDI. — Le professionnalisme a aussi ses grandes servitudes. Et notre meilleur joueur de football, Delfour, en connaît la sévérité. Où ira-t-il jouer ? Son club le vend au plus offrant et dernier enchérisseur. Il se peut fort bien que l'acheteur n'ait pas toutes les sympathies du vendu malgré lui. La liberté individuelle devient une bien petite chose. On n'a certes pas à plaindre quiconque l'a aliénée à bon escient. Mais comme ces marchés nous font davantage aimer le sport libre, le sport amateur !

MARDI. — Je reçois d'un lecteur de « Match », M. Aumaire, une lettre aux Pouvoirs publics. Elle apporte des arguments à une thèse souvent défendue ici. La voici :

J'ai cru voir autrefois dans Match des idées qui m'ont fort séduits. C'est toujours pour la cause du sport, bien entendu. Hélas ! cette pauvre cause n'est pas toujours défendue comme elle devrait l'être. Pour commencer, que font les Pouvoirs publics ? On parle de nationaliser l'Education physique en France. Las ! Quand ce trop beau projet se réalisera-t-il ?

Où en sommes-nous au point de vue éducation sportive ? Exactement au même point, si l'on excepte le E. S. P., qu'il y a trois ans. C'est peu, reconnaissons-le !

Dernièrement, un quotidien sportif du matin disait : « Il faut adapter l'E. P. aux lois sociales. » Bravo ! Mais tout ça, c'est théorique, hélas !

Où en est l'ancien projet Dèzarnauds, le

seul qui annonçait tout de même quelque chose de nouveau ? Maintenant, il est question d'une nouvelle proposition de loi arrêtant l'E. P. obligatoire à 18 ans. Ça n'est pas sérieux. Et après ? De 18 à 20 ans ? Plus besoin d'exercices sans doute. Le jeune conscrit peut arriver au régiment dans l'état que lui aura valu deux ou trois ans d'inactivité physique.

Question de crédits ? Franchement, ne croyez-vous pas qu'avec un peu de bonne volonté on en pourrait trouver ?

Les journaux sportifs, Match en tête, bien entendu, doivent faire entendre leur voix jusqu'à complète satisfaction. C'est-à-dire jusqu'à ce que l'E. P. soit rendue strictement obligatoire pour tous les jeunes Français, y compris pour ceux qui ont cessé de fréquenter l'école, et auxquels les nouvelles lois sociales accordent de nombreux loisirs trop souvent mal employés.

Enfin (et ceci a dû être, si je ne m'abuse, exposé par Match autrefois), il faut que le jeune chômeur de 26 ans qui ne sait quoi faire de ses journées mais qui a des muscles solides ou qui ne demandent qu'à le devenir, soit amené deux ou trois fois la semaine dans un quelconque gymnase municipal, qu'on lui fasse tomber sa veste et sa chemise et qu'on lui indique les barres fixes et les anneaux. Croyez-vous qu'en sortant il sera « handicapé » pour retrouver du travail ? Croyez-vous que « tuer le temps » de cette façon ne vaut pas le tuer en faisant des stations qu'histro ou des sténographies abrutissantes (surtout quand on a peu de ressources) ?

Ah ! si les jeunes chômeurs bénéficient d'une nouvelle majoration de leur allocation (ce qui se justifie parfaitement), que les municipali-

tés fassent au moins quelque chose pour combattre leur oisiveté forcée ! Puisque ce « quelque chose » ne peut pas toujours être fait en matière de travail, qu'on le fasse autrement. Ça ne sera pas perdu tout de même.

Allons, vite, Monsieur le préfet de la Seine, Messieurs les maires, un petit arrêté que sanctionneront certainement M.M. les ministres de l'Education physique et du Travail. Puisque, de temps à autre, vous vous réservez le droit de convoquer les chômeurs pour de menus travaux (d'une utilité souvent contestable), réunissez tous les jeunes sans-travail en bonne santé qui touchent l'allocation et tenez-leur le petit discours suivant :

« Vous avez la plupart des dispositions sportives. Puisque vous disposez de l'intégralité de votre temps, profitez-en donc pour les entretenir. Nous tenons à votre disposition des barres, des anneaux, des haltères dans nos salles sportives, et pour la belle maison des terrains. Vous verrez comme vous vous trouverez bien de vous astreindre à remuer un peu. Et cela ne fera fuir ni la chance ni le travail. »

Bien certainement, Match approuve, comme il approuve tout ce qui est fait en faveur de la race et du sport. Mais serait-ce trop lui demander que de bien vouloir repaquer un peu de cette idée pour laquelle il a naguère fait campagne ? Et nous dire si, tout de même, on peut espérer un jour prochain voir les Pouvoirs publics prendre la chose en main ? On pourrait tout résumer dans cette formule : « De l'éducation physique pour ceux qui ont des loisirs, à commencer par ceux qui en ont trop. »

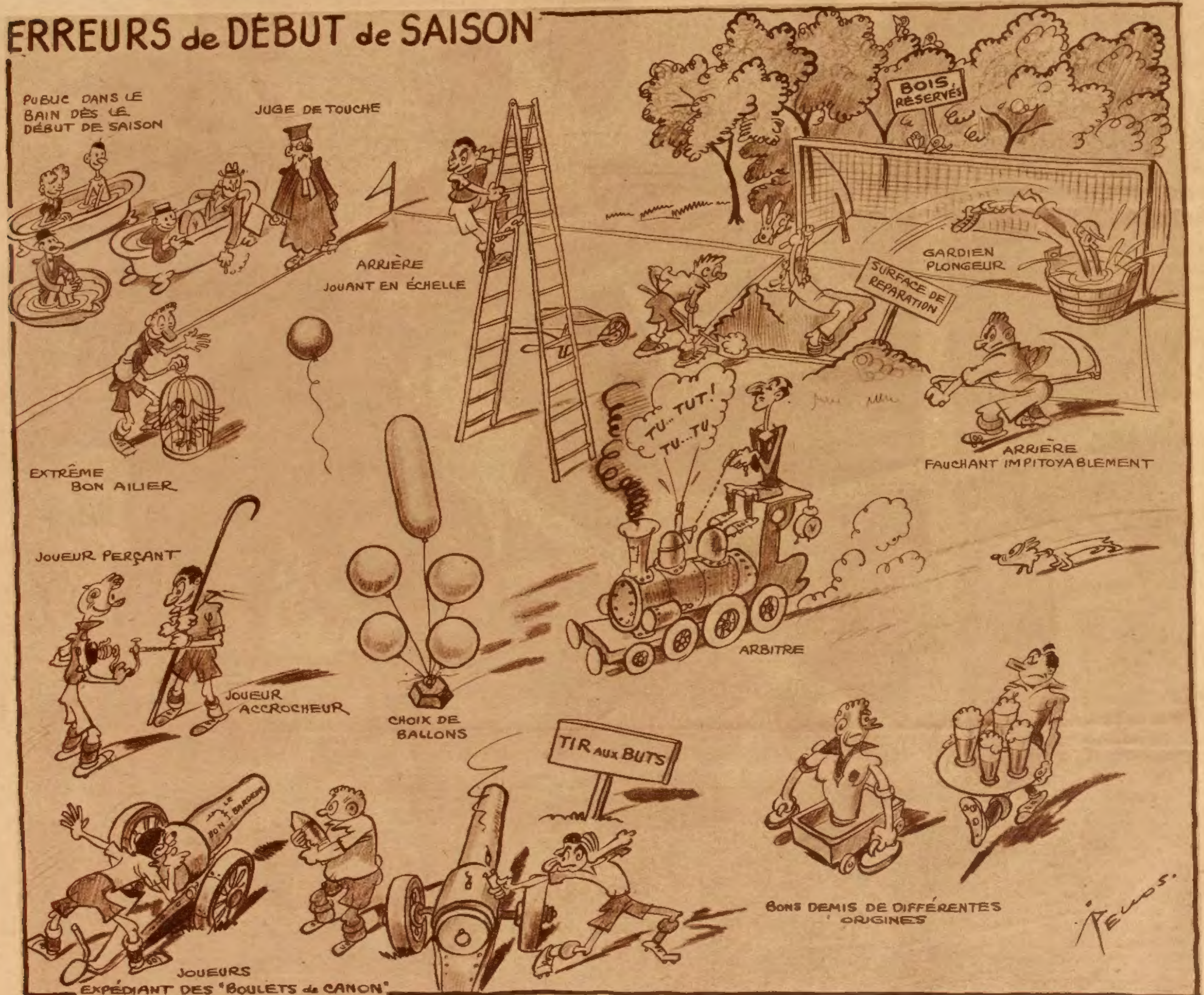
Amicablement à mon hebdomadaire sportif préféré.

SAMEDI. — Une défaite après d'autres, dans le domaine sportif. Mais ici ce n'est pas la valeur de l'athlète qui est en cause. On doit l'imputer au matériel. Ce n'est qu'à moitié consolant. Istres-Damas-Paris, la belle course italienne ! Tressons des couronnes aux vainqueurs. Plaignons les vaincus qui ne purent faire mieux, malgré tout leur cœur, malgré toute leur valeur technique et morale. Et réfléchissons que l'aviation est née en France !...

DIMANCHE. — Les Jeux universitaires sont ouverts. M. Boisset a prêté un serment de loyauté, au nom de tous ses camarades. Il est cousin germain du serment olympique. Et tels athlètes qui vont se mesurer cette semaine ont déjà prêté ce dernier, à Berlin, par personne interposée. Je dois avouer que je préfère le serment universitaire au serment olympique, bien qu'ils disent à peu près la même chose. Seulement, j'ai une vague idée que le serment des universitaires est moins souvent transgressé et que l'affirmation d'un amateurisme parfait ne masque pas ici une impatience de jeter la blanche hermine aux orties et de monnayer la victoire. Moralement et socialement, ces Jeux universitaires ont une importance considérable, qui réunissent l'élite intellectuelle de la jeunesse du monde, pour employer la formule d'accueil des Allemands aux J. O. de 1936.

Jean de Lascoumettes.

ERREURS de DÉBUT de SAISON



ATTENTION A NOTRE NOUVELLE ADRESSE

RÉDACTION - ADMINISTRATION

25, r. d'Aboukir, Paris (2^e) - Turbigo 52-00 et 96-80

Aucun envoi n'étant fait contre remboursement, prière de joindre le montant, à chaque commande. Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre une ancienne bande et la somme de 1 franc.

match

CHEQUE POSTAL : 1427

R. C. SEINE : 142 - 792

TARIF DES ABONNEMENTS

PARIS, SEINE, SEINE-ET-MARNE ET SEINE-ET-OISE	2 ^e ÉTRANGER (Tarif A réduit)
1 an : 38 francs — 6 mois : 20 francs	1 an : 63 francs — 6 mois : 32 francs
1 ^{re} FRANCE ET COLONIES	3 ^e ÉTRANGER (Tarif B normal)
1 an : 46 francs — 6 mois : 24 francs	1 an : 72 francs — 6 mois : 37 francs

Van de Vyver est champion du monde, mais Georget est un « champion » tout court



COPENHAGUE [de notre envoyé spécial]. — Le Français Pierre Georget gagne la seconde manche, mais sera déclassé, ayant « tassé » le Hollandais qui n'insiste pas.

(Copenhague, de notre envoyé spécial.)

On se souvient qu'en 1931, sur cette même piste du vélodrome d'Ordrup, où se disputent actuellement les courses de vitesse, Lucien Michard fut déclaré battu dans la finale du championnat du monde professionnels par V. Falk Hansen alors que des milliers d'yeux l'avaient vu passer la ligne d'arrivée en vainqueur.

Hier, les commissaires de course, dans la seconde manche de la finale opposant Georget au Hollandais Van de Vyver pour le titre de champion du monde amateurs, déclassèrent le Français pour balancement.

Singulière décision !

En effet, Georget avait à peine quitté sa ligne. Un petit écart d'une dizaine de centimètres est chose courante. Seulement, le Hollandais leva la main et, appuyé par le commissaire hollandais et par le commissaire italien, qui a adopté là une attitude que l'on ne comprend pas, la réclamation de Van de Vyver fut admise. Dans la belle, le Hollandais parvint à remonter Pierre Georget que ses efforts précédents avaient quelque peu fatigué. Mais le véritable champion du monde des amateurs n'est pas Van de Vyver, c'est Pierre Georget.

Un Georget étonnant

Tout au long de la réunion finale, le jeune Français fit une grosse impression. Il fut étonnant dans les quarts de finale et se débarrassa avec le sourire de Géné, le Danois ne lui pesant pas lourd. Pas plus d'ailleurs que le Hollandais Ooms que Georget battit avec netteté, afin d'éviter toute discussion.

Et comme de son côté le Hollandais Van de Vyver avait successivement éliminé le Belge Collard et l'Italien Pola, on assista donc à une finale franco-hollandaise qui nous donna de belles émotions.

La première manche de cette finale a été une merveille pour ceux qui aiment le sprint.

En effet, Pierre Georget, nouveau Michard, manœuvra son adversaire avec une subtilité que nous ne lui connaissions pas encore. Et il le manœuvra si bien qu'il paralysa les démarrages foudroyants du Hollandais et l'empêcha d'user de son grand développement pour le remonter.

A ce moment, Georget comprit parfaitement qu'il tenait la victoire à laquelle il ne croyait pas et, avouons-le, à laquelle nous ne croyions pas non plus depuis la chute qu'il avait faite à l'entraînement et qui l'avait laissé avec un poignet douloureusement foulé, ce dont il se ressentit lors des épreuves éliminatoires.

Dans la seconde manche, Georget courut exactement comme il l'avait fait précédemment et de nouveau Van de Vyver se laissa prendre au piège que lui tendait Georget.

Ce fut ensuite le déclassement...

Nous dirons un peu plus loin ce que nous en pensons. Nous voulons, pour l'instant, nous borner à exposer techniquement, si l'on peut dire, les principales phases du Championnat du monde de vitesse. Aussi, sans plus tarder, nous dirons que la belle fut l'exacte répétition des deux manches de la finale. De nouveau, Georget partit en tête, après avoir monté Van de Vyver dans le virage.

Mais Georget avait été fort éprouvé par son déclassement ; il n'était plus le même homme ; le ressort était brisé. Il tenta bien de retrouver le rythme de sa pédalée victorieuse, mais sur une attaque impétueuse de Van de Vyver il se découragea et l'autre réussit à le remonter dans les cinquante derniers mètres et vint enfiler à la tribune officielle le maillot arc-en-ciel tandis qu'étaient hissées les couleurs hollandaises et que retentissait l'hymne néerlandais.

Georget grand champion

A la vérité, Pierre Georget n'a plus rien à faire dans les rangs des amateurs. Il lui faut désormais prendre une décision. En restant avec les « purs », il ne peut que piétiner inutilement, se fatiguer et perdre le bénéfice de ses gros efforts. Il le regretterait fort par la suite. Nous lui conseillons donc vivement de passer professionnel. Une belle carrière attend Pierre Georget et nous sommes persuadés qu'il a toutes les qualités pour figurer dans les rangs professionnels. Il a une tactique merveilleuse et il est véritablement le type même du sprinter.

Il sait courir non seulement avec ses jambes, mais aussi avec sa tête.

Georget ne sera pas découragé par l'absurde décision qui le prive du titre de champion du monde amateurs. Qu'il essaie maintenant de cueillir dans la catégorie supérieure les lauriers qui lui ont été refusés dans la classe des amateurs.

Pourquoi les commissaires ont-ils déclassé Georget ?

Disons maintenant que les commissaires ont fort mal agi en déclassant Georget. Ils ont semblé obéir à une sorte de rancune absolument incompréhensible à son égard.

Le Français se sentait le plus surveillé. Il ne comprit pas, bien qu'il fut l'objet de l'attention toute particulière des commissaires. Il s'était attaché à ne pas commettre le moindre écart, et lorsque Van de Vyver leva la main, les commissaires étaient si peu persuadés du balancement du Hollandais qu'ils crurent qu'il avait crevé et qu'ils coururent vers lui pour constater qu'un de ses pneus était bien à plat, avant de donner un faux départ. Georget ayant poursuivi la course pour gagner tout seul.

Après quoi, il y eut conciliabule entre le commissaire hollandais et le commissaire italien. Le commissaire français, M. Legros, tenta bien d'exposer son point de vue, mais peine perdue. Les commissaires hollandais et italien ayant la majorité, déclassèrent Pierre Georget. Et ce fut le petit drame qui devait laisser Georget fort affecté moralement pour l'ultime épreuve.

Trop souvent, il y a eu des complaisances multiples entre les commissaires des réunions cyclistes internationales. Cet échange de bons procédés ne saurait se multiplier plus longtemps.

Le sport cycliste sur piste pourrait en mourir...

Van de Vyver, une bonne brute...

Et parlons maintenant du vainqueur.

Van de Vyver est certainement un homme de grande valeur ; mais il est aussi maladroit qu'il paraît puissant, et nous ne pensons pas qu'il puisse fournir une grosse carrière parmi les professionnels qui le joueront comme fut joué Van Egmond lorsque celui-ci abandonna les rangs des amateurs où il était nettement supérieur à tous ses rivaux.

A noter d'ailleurs que les nouveaux sprinters hollandais, qui sont des hommes admirablement bâtis, semblent marcher sur les traces de Moeskops. Ce sont des garçons qui possèdent de gros moyens, mais ils ignorent tout de la science de la course.

Pola, maladroit...

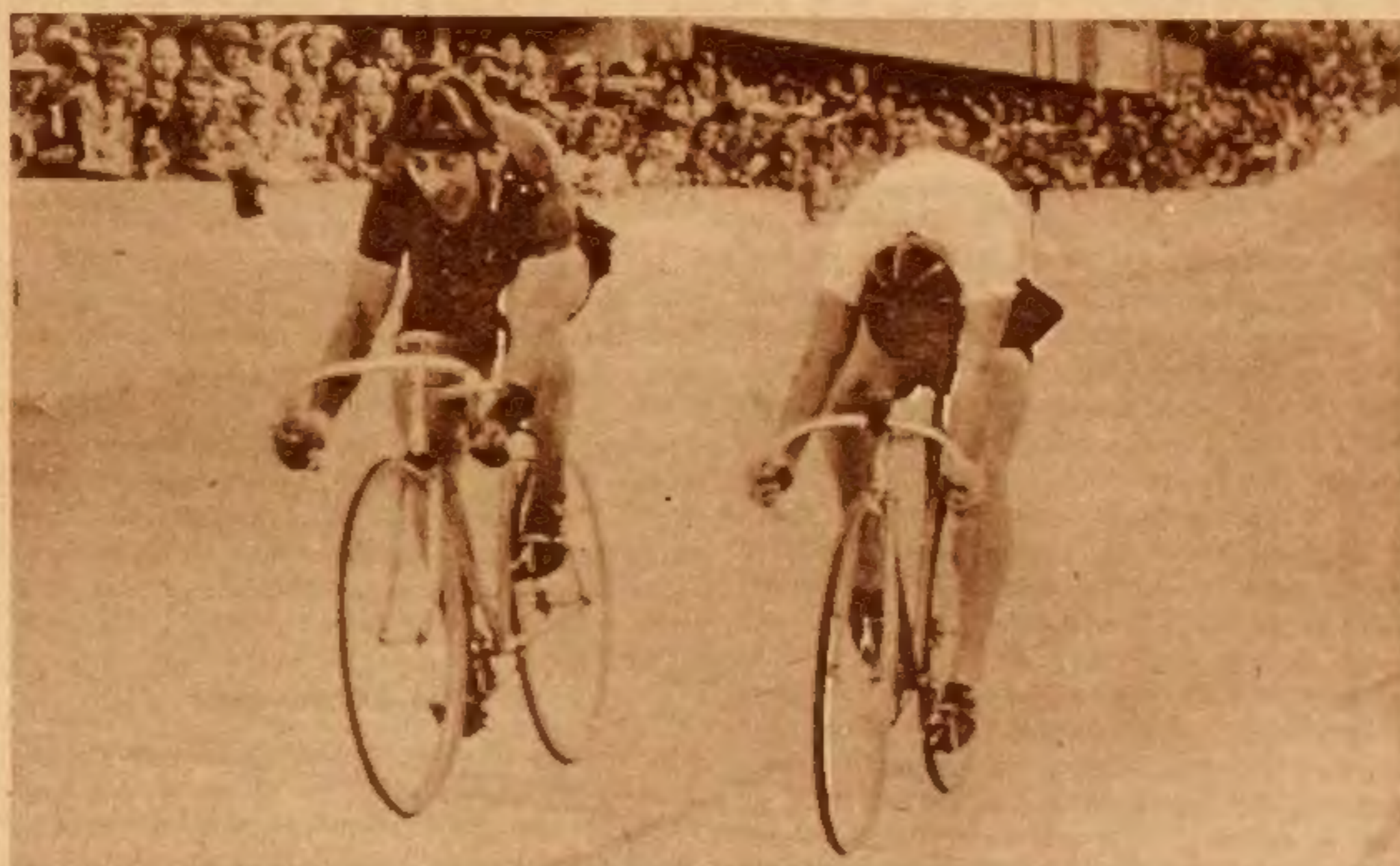
L'Italien Pola était l'un des plus rapides du championnat du monde amateurs, mais il a été également l'un des plus maladroits. Ceci nous a surpris, car Pola est généralement fort à l'aise sur les pistes ; il fait le minimum de fautes. Il s'est laissé battre nettement en demi-finale par Van de Vyver pour s'être trop attardé. Pola, lui aussi, n'a plus rien à faire avec les amateurs et il peut changer dès maintenant de catégorie.

Et ce sera le gros enseignement des championnats du monde amateurs de ne nous avoir révélé aucun nom nouveau. On a tout juste constaté que les Hollandais avaient des réserves et qu'ils sont à même de fournir au sprint international des hommes de valeur.

Espérons que les autres championnats du monde qui vont maintenant se succéder jusqu'à dimanche prochain seront plus favorables aux couleurs françaises.

Mais nous continuons à prétendre qu'il n'y a qu'un champion du monde des amateurs : Pierre Georget.

Félix Léviton.



L'arrivée de la finale, où le Hollandais Van de Vyver bat difficilement notre compatriote.



Le nouveau champion du monde, Van de Vyver félicité par le Führer du cyclisme hollandais, derrière lequel on reconnaît M. Alban Collignon.

Je vivais d'espoirs et Je n'y comptais plus lorsque

MON HISTOIRE AVEC SA MORALITÉ (2)

PAR PIERRE GALLIEN

LORSQU'ON rentre d'un grand voyage comme celui-là, on devient vite un conteur infatigable. Que d'histoires j'avais en réserve... Et je ne me suis jamais fait tirer l'oreille pour communiquer mes impressions à mon entourage. Je reçus, au début de l'hiver, l'invitation d'un Roumain connu durant le Tour. « Venez faire du ski avec moi, m'écrivait ce correspondant aimable, cela vous fera un bien énorme. » Je n'ai pas hésité. J'ai refait mes valises. Elles étaient plus légères qu'à mon retour. Les Coupes restaient à la maison. Je me suis retrouvé, après de longues heures de train, en pleine montagne, à cent cinquante kilomètres de Bucarest. Il faisait froid, très froid. Souvent trente degrés sous zéro. Et je suis resté là un mois et demi, m'emplissant les poumons d'oxygène. Si vous saviez combien la montagne peut faire de bien à un coureur cycliste fatigué... En quelques jours, j'étais frais et rose, et je peux affirmer avoir passé là des journées agréables, songeant à mon avenir avec calme, perdu au milieu des neiges éternelles, loin des miens, loin de la France, loin de tout et de tous...

C'est durant l'une de mes randonnées solitaires que je pris définitivement la résolution de m'arrêter à la fin de l'année 37 si celle-ci ne devait pas m'être favorable. Ma décision était cette fois irrévocable. A mon retour, j'en fis part à mon directeur sportif, André Trialoux. Je le lui dis avec franchise. Trialoux me comprit. Paternellement, il me répondit :

« Petit, tu as raison : le sport, c'est bien, mais à la condition de réussir. Ne fais pas un raté. Il y en a déjà de trop... »

J'attendais de telles paroles.

« Seulement, ajouta Trialoux, il ne faut rien négliger cette année. Tu dois jouer tes dernières cartes avec cœur et sans te décourager. Il ne faut abandonner la partie qu'après avoir tout essayé. Par quoi es-tu tenté ? »

D'une voix sourde, sans faire de phrases, je lâchai en un soupir : « Le Tour de France. »

« Je t'aiderai »

Trialoux posa sur moi son regard profond. « Le Tour de France... » Il hocha la tête doucement, comme pour me plaindre, et puis reprit, au bout de quelques secondes, rompant brusquement le lourd silence qui avait suivi mon aveu : « Alors, toi aussi, petit malheureux, tu ne vis que pour le Tour de France ? Mais ce n'est pas tout, dans la vie d'un coureur cycliste. Y songes-tu ? »

Je m'expliquai, bravement, sans faire de réserves. J'exposai mon état d'âme. Je dis ma confiance à Trialoux. Le Tour de France était mon rêve. Je ne vivais plus que pour lui. C'était bête, peut-être, mais c'était comme ça. Il n'y avait rien à y changer. Je ne me faisais pas d'illusions... et pourtant, je voulais essayer au moins une fois.

« C'est bien, m'interrompit brusquement Trialoux, assez parlé, petit, je t'aiderai... » Je rentrai à Bry-sur-Marne le cœur léger.

Je dis à ma mère :

— Je crois que c'est pour cette année.

— Quoi ? fit-elle, surprise.

— Le Tour de France.

Si j'avais osé, j'aurais fait les pieds au mur.

La joie me transfigurait. Je savais que Trialoux ne m'avait pas fait une vaine promesse. J'étais persuadé qu'il réussirait. Je m'abandonnais tout à lui. Il tenait mon sort entre ses mains. Je n'étais plus qu'un pantin. Il tirerait les ficelles et j'obéirais docilement, comme l'arlequin de mon enfance.

Cruelle déconvenue

Les jours passèrent. Les courses se succédèrent, pour moi, avec des hauts et des bas. Je ne fis rien de particulièrement remarquable. J'attendais le Tour de France. Plusieurs fois j'en avais reparlé avec Trialoux. « Je fais l'impossible » me disait-il. Mais on ne tenait pas à moi. Je l'apprenais un beau jour, et cela me fit mal. Trialoux s'accrocha. Il multiplia les démarches. Il se fit pressant, suppliant, menaçant. Rien n'y fit. On ne voulait pas de Gallien.

Quelle déconvenue quand mon directeur sportif, qui m'avait convoqué pour une « affaire urgente », me fit connaître que le Tour de France m'était fermé. Je me sentis vaciller et je fermai les yeux une seconde, parce que tout tournait autour de moi. Mais déjà la voix grave de Trialoux me soufflait à l'oreille : « Courage, Gallien, il ne faut pas te laisser abattre. On va aller jusqu'au bout. Tu iras faire le Tour d'Allemagne. Tu essaieras de te distinguer. Il faut lutter. Ici, je veillerai. A nous deux, nous arriverons bien à quelque chose. »

Je dis, oui ! comme ça, du bout des lèvres, écorché, abattu.

Dans la rue, je me sentis perdu, Trialoux n'étant plus là pour me reconforter. « On ne voulait pas de moi dans le Tour. » Non ! ce n'était pas possible, ma dernière chance ne pouvait s'en aller.

Désespoir de routier

Je faillis tout abandonner du jour au lendemain. Au diable le vélo. Je me sentais incapable de modifier le cours de ma destinée. Il était écrit que je retournerais en usine. Je n'étais pas effrayé à cette pensée. Mais mon amour pour la route était encore vivace. Si seulement j'avais pu courir le Tour de France, me rendre compte qu'il n'était pas fait pour moi, que mes espérances étaient vaines...

Je ne souhaite pas à mes jeunes camarades de connaître de pareils moments de détresse. Lorsque j'y songe, aujourd'hui, j'en frémis. Je comprends qu'on fasse des bêtises en de tels instants. Je le comprends, mais je ne les

excuse pas, je vous l'ai déjà dit. Je continuai à m'entraîner, sans goût, mais sérieusement tout de même, accomplissant les kilomètres fixés par mon traité d'entraînement.

J'avais le Tour d'Allemagne à courir, et je m'y préparais consciencieusement, sans y croire, mais tenant tout de même à justifier mon voyage.

A l'hôpital

Vous souvenez-vous de mes malheurs du Tour d'Allemagne ?

Au cours de la troisième étape, alors que tout, jusque là, s'était à peu près bien passé, je fus renversé. On me transporta à l'hôpital. Les médecins diagnostiquèrent une fêlure du bras gauche. J'avais, d'autre part, une plaie profonde au menton. Mes malheurs continuaient. Sur mon lit d'hôpital, j'apprenais qu'à Paris on m'avait fait la grâce de me choisir comme remplaçant. Je n'étais pas le premier à passer, par exemple. On avait voulu donner une petite satisfaction à Trialoux, et c'est pourquoi on m'avait bombardé remplaçant. Trialoux n'avait plus rien à faire qu'à attendre les forfaits possibles, mais imprévisibles. Moi, de même. A la vérité, j'avais fait mon deuil du Tour de France. Je ne pensai plus qu'à guérir au plus tôt, et je revins en France dès qu'on m'autorisa à me lever, souffrant du bras, et le menton enveloppé d'épais pansements.

Je pars

Il ne pouvait plus être question de faire du vélo. C'était fini pour une quinzaine de jours. Quelle importance cela pouvait-il

avoir, puisque je ne portais pas dans le Tour ?

Mais les forfaits se multipliant, mon heure vint bientôt. Un matin, en ouvrant le journal, je me vis porté sur la liste des concurrents... J'eus un éblouissement. Je relus la liste. C'était vrai : j'étais engagé dans le Tour de France, partant certain...

Ironie du sort, j'étais cloué sur mon lit, mal en point. C'était bien ma veine... Je me levai, cependant, et je rendis visite à Trialoux qui m'accueillit avec des transports de joie. « Tu partiras quand même, m'ordonna-t-il, ça ira mal les premiers jours, mais ça s'améliorera très vite, tu verras. »

— Je serai à court d'entraînement.

— Tant mieux. Tu souffriras au début, mais après quelques jours, une fois « rodé » tu seras l'un des plus frais. Allez, grand dadais, et fais des étincelles dans le Tour.

En route

Cent fois, on vous a décrit les départs du Vésinet, et on vous a parlé des dernières minutes parisiennes des futurs concurrents du Tour. Il est donc bien inutile que j'expose, à ma façon, les mille et un tracassés qui nous fatiguent, physiquement et moralement, avant l'heure H. Mon bras allait mieux, mon menton aussi. Il était maintenant tout rapiécé, mais au fond, cela m'importait peu. Je n'ai jamais eu la prétention de jouer au Don Juan. On ne peut faire le joli cœur et être coureur cycliste. C'est l'un des principes élémentaires que m'avait enseignés mon frère aîné à mes débuts et je ne l'ai jamais oublié. Enfin on quitta le Vésinet.



Les deux Français du Tour : Roger Lapébie, suivi de Pierre Gallien, dans la montagne.

Juan. On ne peut faire le joli cœur et être coureur cycliste. C'est l'un des principes élémentaires que m'avait enseignés mon frère aîné à mes débuts et je ne l'ai jamais oublié. Enfin on quitta le Vésinet.

J'étais bel et bien embarqué dans le Tour de France...

Un début pénible

Vous vous en doutez, les premières étapes du Tour furent pour moi très pénibles. Je dus montrer beaucoup de courage pour tenir. Sur les pavés, mon bras me fit souffrir et, par ailleurs, manquant d'entraînement, j'eus mal dans les jambes. Je perdis du temps dans ces premières étapes, mais je ne m'affolai pas. Je savais ce qui m'arriverait. Je m'attendais à tout, n'ayant qu'une pensée : ne pas être éliminé, avant de connaître la fameuse période de « rodage » dont m'avait parlé mon directeur sportif et qui devait être pour moi la délivrance.

Des suiveurs eurent bien souvent des regards de pitié. « Ce pauvre petit Gallien, entendis-je un jour, qu'est-il venu faire ici ? »

Prendre ma dernière chance, tout simplement. Aussi, rien ne pouvait me désespérer. Le Tour de France durait vingt-six jours et il ne fallait pas se tourner les sangs. J'attendais mon heure. Je n'en disais rien, mais n'en pensais pas moins et, me sachant bon grimpeur, je me promis d'attaquer dans la montagne.

Seul, dans le Galibier

J'avais quelque appréhension avant de me lancer à l'assaut de la haute montagne. Si j'allais échouer au but ?

De jour en jour, mes jambes tournaient plus facilement. La forme était venue, lentement, mais je ne voulais pas exagérer et, pourtant, lorsque je me vis grimper allégrement les premières pentes du col du Télégraphe, piqué par je ne sais quelle mouche, je m'enfuis sans me retourner, persuadé que j'étais poursuivi et qu'en très peu de temps je serais rejoint. Or, quelle ne fut pas ma surprise, en me retournant, après un kilomètre environ, de me retrouver seul... Nul ne m'avait suivi. Pour la première fois depuis le départ, je me trouvais leader de l'étape. Oh ! un leader éphémère, bien sûr, je ne m'illusionnais pas, mais tout de même je me sentais le cœur tout chaud.

On vint m'encourager : « Allez Gallien, continue !... »

D'une voiture, Antonin Magne émergea bientôt : « Prends un rythme régulier, me cria-t-il, n'exagère pas... »

Je remerciai mon aîné d'un sourire. Je m'appliquai à lui obéir. Je montais sans peine, irrésistiblement. J'étais fier, mais je n'en laissais rien voir. Où étaient les autres ? Deux minutes, hurla un journaliste. Trois minutes, précisa un autre un peu plus haut... Ce n'était pas possible : mon rêve se réalisait enfin, le Tour prenait bonne tournure...

J'étais bon premier en haut du col du Télégraphe et j'abordai, confiant, les rampes plus pénibles du Galibier. Malheureusement, ignorant tout de ce col, je n'avais pas la bonne multiplication. Bien vite mes muscles me trahirent. Bartali me rejoignit et m'oublia. J'avais eu la révélation, néanmoins, d'être un bon grimpeur et les journalistes eurent la gentillesse de le faire savoir aux foules.

Que de compliments je reçus le soir, dans ma chambre, et aussi que de promesses... Le



« Tonin » me conseille

Au matin, Antonin Magne vint me rendre visite de fort bonne heure. Il me dit s'intéresser à moi. « Tu n'avais pas le bon braquet, hier, dans le Galibier, me déclara-t-il, et c'est dommage pour toi. Il ne faut pas recommencer les mêmes erreurs. »

— Mais je crois bien faire... Que voulez-vous, je ne connais pas les cols.

— Je sais. Aussi ai-je décidé de te conseiller. Veux-tu m'écouter ?

Quelle question !... J'obéis aveuglément à Antonin Magne et je devais bien m'en trouver. Ah ! « Tonin » a été chic... Et maintenant encore, je ne sais comment le remercier pour toutes les bonnes paroles qu'il a eues pour moi durant le Tour. C'est bien d'un grand bonhomme que de s'intéresser ainsi à un débutant. Ma reconnaissance lui est acquise pour la vie. Je ne suis pas un ingrat. Ce qu'il a fait, d'ailleurs, ne s'oublie pas.

Encore une fois, « Tonin », du fond du cœur : merci !

Je ferai le Tour l'an prochain

Vous savez déjà que la fin du Tour me fut plus favorable, dans l'ensemble, que le début.

J'ai eu, depuis l'arrivée au Parc des Prin-

ces, à fournir des contrats, ici et là. Je ne prétends pas faire fortune, mais je gagne enfin un peu d'argent. Je ne le dépenserai pas inutilement. J'ai trop souffert pour en arriver là et les miens ont subi trop de privations pendant tant d'années pour que je n'éprouve pas l'impérieux désir, désormais, de leur rendre la vie plus facile.

La gloire a daigné me sourire. Je ne veux pas la laisser, mais j'entends ne pas la laisser s'enfuir, maintenant qu'elle me permet d'envisager l'avenir avec quelque optimisme. Je reste fidèle au sport cycliste. Je sais déjà que je ferai le Tour de France l'année prochaine. Les organisateurs m'en ont donné l'assurance. Curieux, la vie... Au mois de juin, je ne méritais même pas d'être essayé. A présent, un an à l'avance, je suis engagé pour le Tour...

Je ferai partie de l'équipe de France. Préparé spécialement pour le Tour, j'entends bien accomplir de plus belles performances qu'en juillet dernier. J'ai d'ailleurs demandé aux organisateurs de ne pas se soucier de mes résultats de début de saison. Je commencerai à m'entraîner très tard, en mars ou avril prochain, afin de ne connaître la grande forme qu'à quelques jours du Tour.

Oui ! qu'on me laisse travailler en paix...

(Recueilli par Félix Léviton.)

petit Gallien, duquel on n'eût pas donné dix sous au départ, devenait un personnage. Je m'endormis en pensant que je n'avais pas eu tort de vouloir courir le Tour de France. Tous mes espoirs étaient fondés. Il me fallait continuer, poursuivre inlassablement en montagne la difficile tâche si bien commencée, et je passai la meilleure des nuits.

Je fais pour vous faire une promesse : je serai fin prêt pour le Tour de France 1938. Faites-moi confiance. E. Gallien

LES GRANDS PRIX D'ATHLETISME



COLOMBES. — Les Grands Prix d'athlétisme de l'Exposition. L'arrivée du 100 mètres : la magnifique « machine à courir » Ben Johnson remporte une victoire aisée devant le Britannique Pennington et l'Italien Mariani, et ce, dans un temps de record mondial !

Encore une belle autant qu'émouvante journée à l'actif du sport de base qu'est l'athlétisme ! Les milliers de spectateurs qui s'étaient rendus, dimanche, à Colombes, n'auront pas eu lieu de regretter leur déplacement. Dommage, cependant, qu'ils n'aient pas été imités par bon nombre d'autres sportifs parisiens. Certes il y avait une belle assistance dans les vastes tribunes du stade olympique, mais ce n'était pas encore en rapport avec la beauté du spectacle offert. Quelle débauche d'exploits ! Quel ensemble remarquable de gestes où la pureté du style, l'aisance allaient de pair avec la valeur des performances réalisées !

Et puis, avant les Grands Prix d'athlétisme de l'Exposition, nous avons assisté à un grandiose défilé des étudiants sportifs représentant l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, la Belgique, le Brésil, le Danemark, l'Ecosse, l'Egypte, l'Esthonie, la Grèce, la Hongrie, l'Italie, la Lettonie, le Mexique, le Luxembourg, les Pays-Bas, la Pologne, la Roumanie, la Suède, la Suisse, la Tchécoslovaquie, la Turquie, la Yougoslavie et la France, dans les VII^e Jeux Universitaires Internationaux d'Eté de la Confédération internationale des Etudiants.

A la suite du défilé, le docteur Mizzasoma (Italie) codirecteur de l'O.I.S.U. prononça un discours des plus remarquables, exaltant les Jeux Universitaires Internationaux, « institution qui, arrivée à sa septième édition, se présente désormais avec la certitude des choses rendues solides et stables par l'expérience. »

M. Léo Lagrange, sous-secrétaire d'Etat à

l'organisation des Loisirs et des Sports, ouvrit officiellement les VII^e Jeux. Après quoi, Raymond Boisset prononça le serment auquel tous les athlètes présents s'associèrent :

« Nous jurons que nous nous présentons aux VII^e Jeux Universitaires Internationaux d'Eté de la Confédération Internationale des Etudiants en concurrents loyaux, respectueux des règlements des jeux et désireux d'y participer dans un esprit de camaraderie pour l'honneur de nos pays, de nos Universités, et la gloire du sport universitaire. »

Après quoi les athlètes étudiants défilèrent à nouveau abandonnant la pelouse et la piste du stade aux champions inscrits dans les « Grands Prix d'athlétisme de l'Exposition... »

Le programme promettait beaucoup. Eh bien ! les promesses furent amplement tenues. Rendons grâce aux organisateurs d'avoir mis sur pied un tel meeting. Certes, il ne fallait pas que nous autres Français nous vînssions avec l'idée d'assister à des victoires d'athlètes de chez nous ! C'eût été vraiment faire preuve d'un optimisme un tantinet déplacé... Il s'agissait donc plus simplement, pour les spectateurs français, de venir applaudir, en bons sportifs, aux exploits de champions étrangers. Ils n'y manquèrent pas. Gageons qu'à la suite d'une telle réunion, de nombreux profanes seront gagnés à la cause de l'athlétisme, de cet athlétisme qui, malheureusement, chez nous, ne bénéficie pas de tous les appuis et de toute la considération qu'il mérite. Ce sera déjà un petit résultat en attendant d'autres réalisations que l'on se doit d'espérer très prochaines.

Comme prévu les athlètes étrangers se dis-

tinguèrent donc particulièrement. Il est vrai qu'il y avait, parmi eux, quelques « étoiles » de première grandeur qui firent honneur à leur réputation.

Nos représentants ont, le plus souvent, été dominés très, très largement... Ce serait une grosse erreur que de vouloir, une fois encore invoquer telle ou telle circonstance atténuante. Point ne sert d'imiter de l'autruche la sottise ! Il faut savoir regarder le danger en face afin d'être mieux à même de lutter par la suite. On ne peut donc qu'approuver ceux des critiques spécialisés dans l'athlétisme qui ont le courage de dire la vérité. Ce faisant ils rendent service à la cause qui nous est chère à tous, et l'on se doit de ne pas faire fi de leurs remarques.

Et voici, pour les absents, le « film » de cette si belle réunion : tout d'abord un 110 mètres haies où le Britannique Finlay réalisa un temps de 14" 2/10 (record d'Europe) qui en dit long, en son extrême concision, sur les moyens physiques et moraux du champion d'outre-Manche. Victoire très nette remportée sur les Américains Kirkpatrick (14" 3/10) et Patterson (14" 8/10), et belle leçon de style !

Avec le 100 mètres, les U.S.A. se vengèrent grâce au noir Ben Johnson qui surclassa tous ses adversaires. Machine au mécanisme irréprochable, B. Johnson courut comme en se jouant une série en 10" 4/10 et une finale en 10" 2/10, temps inférieur de 1/10 à celui du record du monde ! Mais d'aucuns firent remarquer que, par suite du vent qui soufflait dans le dos des concurrents, le temps de Johnson ne serait pas homologué comme nouveau record !

Derrière Johnson, l'« on » ne baya pas aux corniches si l'on en juge par les 10" 4/10 de Pennington (G.-B.), les 10" 5/10 de Mariani (Italie), les 10" 6/10 de Page (G.-B.) et les 10" 8/10 de notre compatriote Stoltz.

Ne laissons pas Johnson sans saluer comme il convient sa victoire (20" 8/10) dans le 200 mètres où Pennington (21" 5/10) eut une très belle fin de course (ah ! les fins de course des Britanniques !) se classant deuxième devant Page (21" 6/10) et Stoltz (22").

Le 400 mètres valut une deuxième place à Bertolino (49" 5/10) qui, battu de loin par l'Américain Belcher (47" 4/10), domina Wittmer, Ginollin et Mounier. Encore une belle course à signaler : le 800 mètres où Goix (1' 52" 7/10) fit montre de beaucoup de cran derrière Robinson (U. S. A.), premier en 1' 51" 4/10 ! Un accessit à Mariné, Combeau et Morel.

Après avoir applaudi à la victoire de Ward (G.-B.) ; 5.000 mètres en 14' 42", victoire remportée de « main de maître » sur un Askola qui eut le tort de ne pas partir assez tôt et qui se classa deuxième devant Beriacqua (Italie) (14' 52" 5/10) et Lalanne (France), décernons des louanges à notre compatriote Messner pour son succès dans le 1.500 mètres. Quant au 400 m. haies, il donna au rapide Patterson (U.S.A.) l'occasion de montrer ce qu'étaient le style et la grande classe internationale (52" 5/10). Joye, troisième (54" 5/10) derrière Kovacs (53" 4/10) courut avec cœur.

Dans le domaine des concours, et ce sera le mot de la fin, il convient de signaler, entre autres, les 71 m. 22 de Nikanem (Finlande) au javelot, les 47 m. 57 de Carpenter (U.S.A.) et les 47 m. 09 de notre brave et vaillant Noël au disque, les 7 m. 41 de Maffei (Italie), en longueur. Dans cette dernière spécialité, Robert Paul fut l'ombre de lui-même. Hélas !... Il fut d'ailleurs battu par Tomsaalu (7 m. 28) et Crétaine (France) (6 m. 99).

Enfin, C. Johnson passa très facilement 1 m. 90 en hauteur, tandis que son compatriote Varoff, blessé à Orléans, se contenta de franchir aisément 3 m. 90 à la perche.

Philippe Encausse.



LE 110 METRES HAIES. Et voici le passage de la première haie du 110 mètres. L'on reconnaît de gauche à droite : Pointurier, Henri Bernard Elie, Patterson, Kirkpatrick et Finlay, qui gagna en établissant un nouveau record d'Europe.



COLOMBES. — Les Grands Prix d'athlétisme de l'Exposition. L'arrivée du 1 500 mètres : la victoire de Messner (54) qui, ayant fourni un très bel effort dans la ligne droite, parvient à battre « sur le fil » Chatillon (113). Le troisième est le Britannique Emery (18).



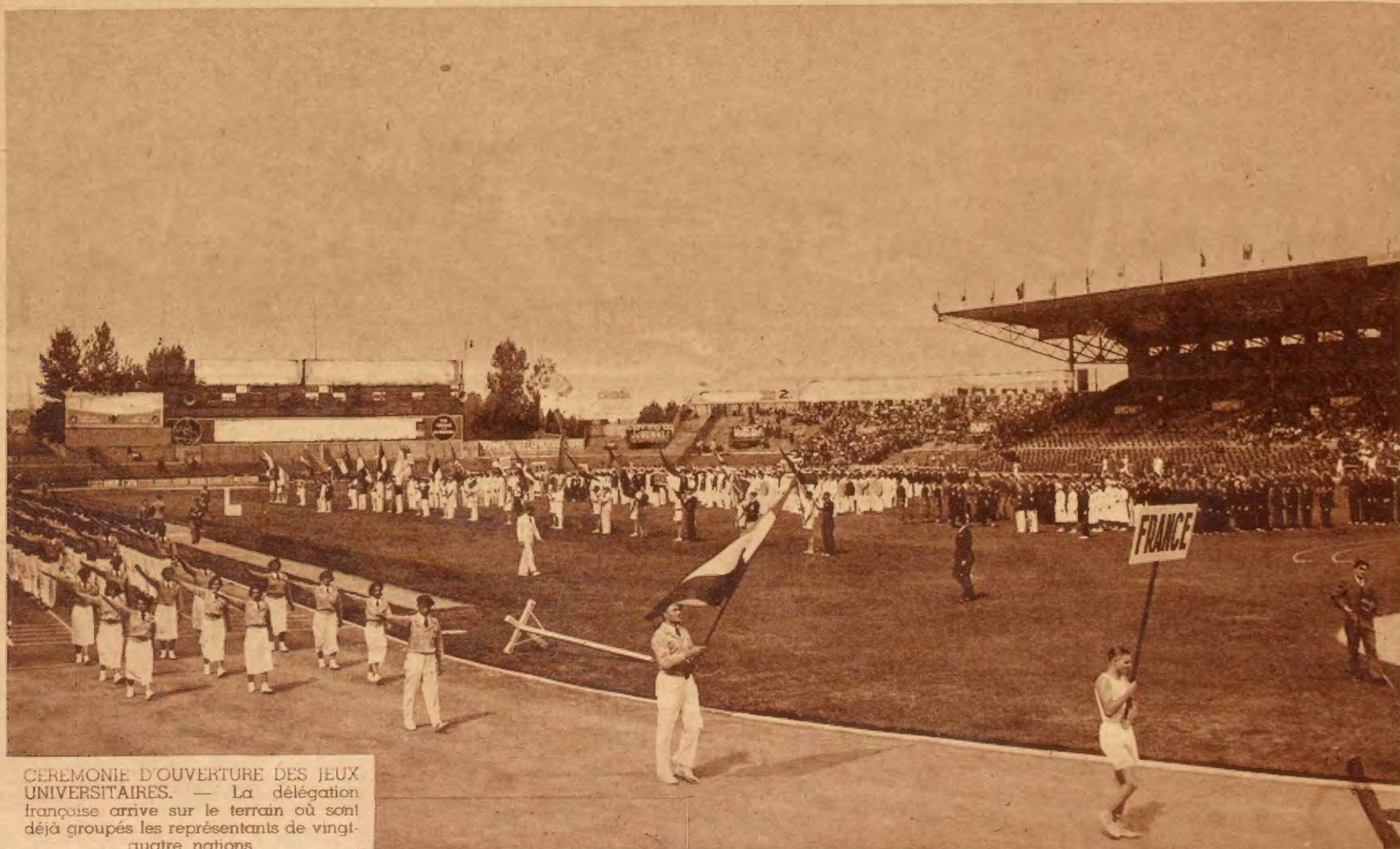
Le saut en hauteur. — Quelle aisance, quelle détente, dans ce saut du noir C. Johnson, qui passe 1 m. 90 au premier essai.



Le sous-secrétaire d'Etat aux Sports et aux Loisirs, M. Léo Lagrange, félicite Messner pour sa belle victoire dans le 1 500 mètres.



L'arrivée du 5 000 mètres. — Le redoutable finisseur Ward, a profité de l'erreur d'Askola. Il l'a distancé nettement. Voici l'arrivée du champion britannique.



CEREMONIE D'OUVERTURE DES JEUX UNIVERSITAIRES. — La délégation française arrive sur le terrain où sont déjà groupés les représentants de vingt-quatre nations.

ISTRES

6.190 kilomètres



L'avion italien I-5, vainqueur de la course, va presser la ligne d'arrivée et atterrir.

Nous aurons suffisamment l'esprit ouvert pour applaudir sans amertume, sans arrière-pensée, à la splendide victoire du matériel italien dans la course Istres-Damas-Paris. Mais, malgré nos bonnes résolutions, nous ne pourrions que bien difficilement nous empêcher de regretter à cette course où les Français, les premiers pour la valeur des équipages, furent battus par deux causes auxquelles nous avions tous les moyens de remédier en s'y prenant à temps : préparation insuffisante en dehors de la volonté des concurrents et emploi d'un matériel non approprié pour une épreuve de cet ordre.

Tout fut remplacé dans cette course. La course New-York-Paris fut remplacée par la course Istres-Damas-Paris pour les raisons que l'on sait et certains appareils furent remplacés au dernier moment sous les prétextes que l'on connaît et pour des raisons qu'on ne saura jamais.

L'ancien 300 bimoteur Hispano-Suiza qui devait avoir à son bord l'équipage fameux entre tous René-Codes a été remplacé à l'avant-dernière heure par le « Typhon » Caudron bimoteur Renault, avec René-Codes à bord et le Breguet « Fulgur » bimoteur Gnome et Rhône ayant pour valeureux équipage Codes-Arnoux-Agnes.

Le lieutenant-colonel François-capitaine Laurent d'une part et Henry Guillaumet-Louis Lanata d'autre part, avaient, comme prévu, les quadrimoteurs Bloch 160 et l'ermite L-231. Le Couzinet 10 bimoteur Hispano-Suiza, qui avait des chances, n'a pas pris part à la course.

Nos pilotes, les plus doués, ne pouvaient gagner.

Tous les Fiat et les Savoia ont des vitesses de croisière variant entre 350 et 360 km/h. et des vitesses maxima variant entre 400 et 420 km/h. Le Breguet, le plus rapide des avions français, a une vitesse de croisière de 300 km/h. et une vitesse maximum de 375 km/h.

Même seul appareil de record engagé dans



Les deux vainqueurs Faradisi et Cupini, accompagnés du colonel Ecole, salués joyeusement la foule.

la course était le « Typhon » (maximum : 360. Croisière : 310). Mais Maurice Rosé était seul à bord et, bien qu'un appareil fut muni d'un pilote automatique, cette circonstance constituait un handicap pour une épreuve de vitesse qui était aussi une épreuve d'endurance.

Paul Codes et Maurice Arnoux avaient l'appareil le plus rapide des Français. Mais il ne fut pas confronté à l'aviation commerciale avec l'aviation de record. Le « Fulgur » est une machine commerciale.

Il en est de même pour le Bloch 160 armé pour le transport de 20 passagers de jour et de 12 passagers de nuit. Cet aménagement indique assez clairement sa véritable destination : un gros porteur pour le transport des passagers. Pas un appareil de course de vitesse.

Quant à Guillaumet-Lanata et au Farman L-231, ne furent encore des victimes du jeu des remplacements.

L'appareil de Guillaumet a été calculé et établi en vue d'une course transatlantique où ne pouvait se ravitailler en cours de stage, la question qui prime toutes les autres est celle du rayon d'action.

Par contre, pour une course comme celle d'Istres-Damas-Paris, la première question à régler est celle de la vitesse. Fulgur, les concurrents peuvent se ravitailler en escale, celle du rayon d'action passe au second plan.

Henry Guillaumet pouvait gagner New-York-Paris. Son matériel était approprié (il est d'ailleurs destiné à la ligne Dakar-Natal) et la valeur du pilote et de l'homme est hors de cause.

Il devait remporter la victoire pour la course transatlantique.

Il ne le pouvait plus sur Istres-Damas-Paris. Le résultat était inévitable.

Quant au Couzinet, c'est une autre histoire. Une bien triste histoire.

Nous devons au premier « Arc-en-Ciel » une avance de plusieurs années sur l'aviation du monde entier.

A cette époque, René Couzinet fut pris le premier.

Cette fois, le Couzinet ne fut pas prêt.

Craignons qu'il ne le soit jamais plus.

Une cabale incompréhensible — divers — incompréhensible, car il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas comprendre — opposera toujours des obstacles devant les efforts du plus génial de nos constructeurs.

Entre les équipages français et italiens, se plaçant les Anglais Chesbon-Nelson avec le super-Chesbon de Havilland, excellent appareil bimoteur de 300 CV seulement.

Le résultat était fatal : sans doute, la France l'emportait quant à la qualité des équipages, mais l'Italie venait en tête à la fois pour la qualité du matériel de vitesse et pour la quantité des équipages engagés : huit avions italiens contre quatre français et un anglais — lequel, entre parenthèses, n'est rudement bien défendu !

match DAMAS, match

Nous espérons d'abord que, sans gagner la course, un Français atterrirait quand même le premier au Bourget puisque nos équipages ont décollé d'Istres de 18 h. 35 à 20 h. 12 alors que les Italiens en sont partis entre 22 h. 7 et 22 h. 35.

Mais, dans la matinée, nous savions déjà qu'un Italien parti d'Istres environ quatre heures après un Français est arrivé à Damas une heure plus tard seulement. Nous savions aussi que notre grand Maurice Rosé n'été contrainct d'abandonner.

Personne n'en doutait : les premières couleurs qui montèrent au toit du pavillon de poste de commandement de l'aéroport seraient le vert-blanc-rouge.

On savait aussi que, à défaut de voir nos avions franchir les premiers la ligne d'arrivée, nous verrions à coup sûr nos troupes franchir les Alpes.

Mais, le contraire-voilà ? Ceci ne nous console pas de cela !

En attendant les arrivées, une foule nombreuse composée des plus grandes personnalités de la politique et de l'aéronautique civile et militaire conversait sur la piste.

A partir de trois heures de l'après-midi, on sentait une certaine impatience qui s'intensifiait au fur et à mesure que le temps s'écoulait.

Enfin, à 15 h. 37 45 3/5, le premier Savoia-Marchetti (bimoteur Alfa Romeo) de Cupini-Faradisi traversa comme un éclair le ciel du Bourget.

Il fut suivi par Fiori-Luchini à 14 minutes et, à 16 h. 37 35 1/5, le troisième vert-blanc-rouge, celui du célèbre champion, le colonel Biso, en équipage avec Bruno Muscolini, se pencha à son tour sur la ligne des deux premiers.

Ces trois arrivées, presque coup sur coup, avaient quelque chose à la fois d'étonnant et d'impressionnant que les assistants s'oubliaient pas de siffler. Pendant que la musique de l'armée de l'Air jouait l'hymne italien, les champions, accompagnés des personnalités officielles, se retirèrent au pas de parade dans la salle d'honneur où M. Albert Sarraut prononça un discours.

Le gagnant, le colonel Cupini, que nous avons interrogé par la voix de son interprète, nous répondit que, seul le colonel Biso était qualifié pour faire des déclarations à la presse.

Tout en songeant que Cupini avait bien vu au chapitre, nous ne pouvions nous empêcher d'admirer cette discipline : c'est elle qui a gagné la course !

Le colonel Biso s'exprime facilement en français. Il nous dit que ses camarades et lui-même sont très émus de l'accueil qui les attendait au Bourget, qu'ils ont plus honteux du succès national que du succès personnel, enfin que tous pouvaient faire mieux mais en furent empêchés par le vent debout qui les a contrariés depuis Athènes.

Tandis que nous saluons le champion en

l'honneur des aviateurs italiens, les premières couleurs du « God Save the King » nous ont respecté à nouveau sur la terrasse. L'état-major Clouston venait d'atterrir. Sa performance est remarquable si l'on tient compte de la puissance de son appareil (bimoteur 200 CV) alors que les Savoia-Marchetti arrivés avant lui sont des trimoteurs 750 CV !

Les couleurs anglaises ne demeurèrent pas longtemps au toit du pavillon.

A moins de trois minutes, le « Fulgur » atterrit à son tour, et à la Marseillaise — enfin ! — se leva immédiatement à la suite du « God Save the King ».

Alors, ce fut un délire dans la foule : « Vive Codes ! Vive Arnoux ! ».

Si on ne les a pas portés au triomphe, ce ne fut que parce que des ordons de soldats et d'agents comprimaient la ruse des amateurs.

Paul Codes et Maurice Arnoux étaient en tenue de ville : ni serre-tête, ni combinaison de vol. Frais et souriants, ils semblaient revenir d'une excursion.

Bien qu'il fut pressé et harcelé de toutes parts, Paul Codes a eu la gentillesse de répondre à quelques questions.

— Je regrette que notre Amiel n'ait pas été prêt. Il aurait pu gagner. Le « Fulgur », appareil commercial, ne le pouvait pas. Mais je ne regrette pas — bien au contraire — qu'il ait pris part à la course, car nous avons tenté, Maurice Arnoux et moi, de faire une démonstration du bel effort du matériel commercial français. Si nous n'avons pas gagné la course, nous avons contribué à cette démonstration. C'était le seul but que nous pouvions viser. Nous l'avons atteint.

Une fois de plus, les pilotes français ont sauvé le prestige de l'aviation que risquaient de compromettre une préparation trop hâtive dont ils ne furent responsables à aucun degré.

Alexandre Peckol.



De gauche à droite : Nelson, Clouston, Codes, le représentant du ministre de l'air et Arnoux.

PARIS

17 heures 32 minutes 45 secondes



Côte à côte, après l'atterrissage, le gros avion blanc de Codes et la petite machine de Clouston.



LE CIRCUIT DE L'OUEST



Première étape

PREMIERE ETAPE. — A la sortie de Saint-Aubin-du-Cormier, Jean-Marie Goasmat mène le peloton.



PREMIERE ETAPE. — Yvan Marie, Naisse et Jean-Marie Goasmat se sont échappés après Romagné.



PREMIERE ETAPE. — Naisse et Ducaux en tête du peloton, à la sortie de Pontaubault.

Caen (de notre envoyé spécial)

Une belle première étape du Circuit de l'Ouest, une étape toute simple, avec, comme il convient, des échappades et des chasses amenant à une moyenne honnête : plus de 36 à l'heure. Tenons compte, si l'on estime qu'on a déjà fait mieux, et si l'on espère qu'on fera plus, que, pendant une dizaine de kilomètres, un goudronnage récent contraignait les coureurs à ralentir considérablement l'allure. Mais, telle qu'elle fut, c'est-à-dire sans bagarres sensationnelles, l'étape nous montra des coureurs belges déjà bons et en passe de devenir excellents. Nous n'avons pas eu à faire parmi les nôtres de semblables découvertes. Ceux qui coururent et que nous connaissons depuis longtemps déjà furent simplement honnêtes dans les performances qu'ils réalisèrent. Ils n'ont pas, où ils n'ont plus, le brio qu'ont les jeunes désireux de se faire connaître. Car le Circuit de l'Ouest, organisé par l'Ouest-Eclair, s'il tire son succès de son parcours en huit étapes, parcours excellent dans un pays magnifique et où le cyclisme est fort en faveur, le doit aussi au fait

qu'il permet aux constructeurs d'essayer leurs jeunes coureurs en vue d'une destination pour la saison prochaine, et c'est ce qui assure l'intérêt constant de l'épreuve.

Le gagnant de la première étape, Tersago a gagné le circuit des Provinces Flamandes. Le second, Hermie, a gagné le Circuit du Nord. Ce sont deux espoirs, que le premier effort a confirmés. Il est sage d'attendre la fin pour savoir s'il n'est pas, à côté d'eux, d'autres espoirs plus solides. C'est fort possible.

Deuxième étape

Le Mans (de notre envoyé spécial)

Et voici courue la deuxième étape du Circuit de l'Ouest, Caen-Le Mans. Et voici aussi installé vraisemblablement dans sa place de premier du classement général, le Belge Clautier.

Il est, de l'avis de son directeur sportif, Ludovic Feuillet, le meilleur des jeunes Belges disputant l'épreuve en huit étapes. Il a gagné facilement, terminant, le plus frais de tous, une étape courue à plus de 38 kilomètres de moyenne horaire.

C'est certainement un excellent coureur et son palmarès porte déjà, cette année, une intéressante victoire dans une épreuve en plusieurs étapes, le Tour de Belgique des indépendants. Il apparaît dès maintenant, à moins d'incidents imprévisibles, qu'une seconde victoire dans une course en plusieurs étapes fera de lui un recordman de ce genre d'épreuve, car les deux courses dont il s'agit ne sont pas des plus faciles, et les avoir remportées à 19 ans peut inspirer une certaine confiance.

Ludovic Feuillet, en nous disant que Clautier était le meilleur des jeunes Belges, ajoutait qu'il s'apparentait assez au style de Georges Ronse. C'est une sérieuse référence puisque Georges Ronse put gagner trois Bordeaux-Paris et deux championnats du monde. Convenons toutefois que si un effort prolongé ne le gênait pas, Georges Ronse ne réussit pas dans le Tour de France.

Or, il apparaît dès maintenant que Clautier se trouverait fort bien d'une épreuve aux multiples étapes.

Et c'est pour lui de bon augure.

René Bierre.



PREMIERE ETAPE. — Demondt, Cogan, Clautier mènent le deuxième peloton dans Villedieu-les-Poêles.



PREMIERE ETAPE. — Van Kerkoven et Cloarec, attachés pour crevaisons, passent par Saint-Lô.

A l'Ouest... rien de nouveau!



Comme dans toutes les autres courses, les coureurs du circuit de l'Ouest, sont parfaitement coiffés. Ils emploient

BRYLCREEM

fixateur du sportif!

Tube d'essai n° 5 envoyé contre 1 franc en timbres poste à BRYLCREEM, 5, Rue Félix-Pyat, Puteaux



PREMIERE ETAPE. — A 15 kilomètres de l'arrivée, les héros de la dernière échappée : en tête, Van Ritservelde, suivi de Tersago, Ermi et Demondt.



PREMIERE ETAPE. — L'arrivée à Caen de Tersago, suivi d'Ermi.



Deuxième étape

DEUXIEME ETAPE. — Le peloton quitte Caen pour la deuxième étape, qui le mènera jusqu'au Mans. Tout de suite après, se produira une dangereuse et longue échappée.



DEUXIEME ETAPE. — Après 20 kilomètres, Louviot emmène le peloton de tête.



DEUXIEME ETAPE. — A 15 kilomètres de Lisieux, les mêmes. Fontenay mène devant Mallet et Le Calvez.



DEUXIEME ETAPE. — Au passage à Lisieux, le deuxième peloton, dont le maillot jaune, est conduit par Beckaert.

LEURS PLUS DURS COMBATS

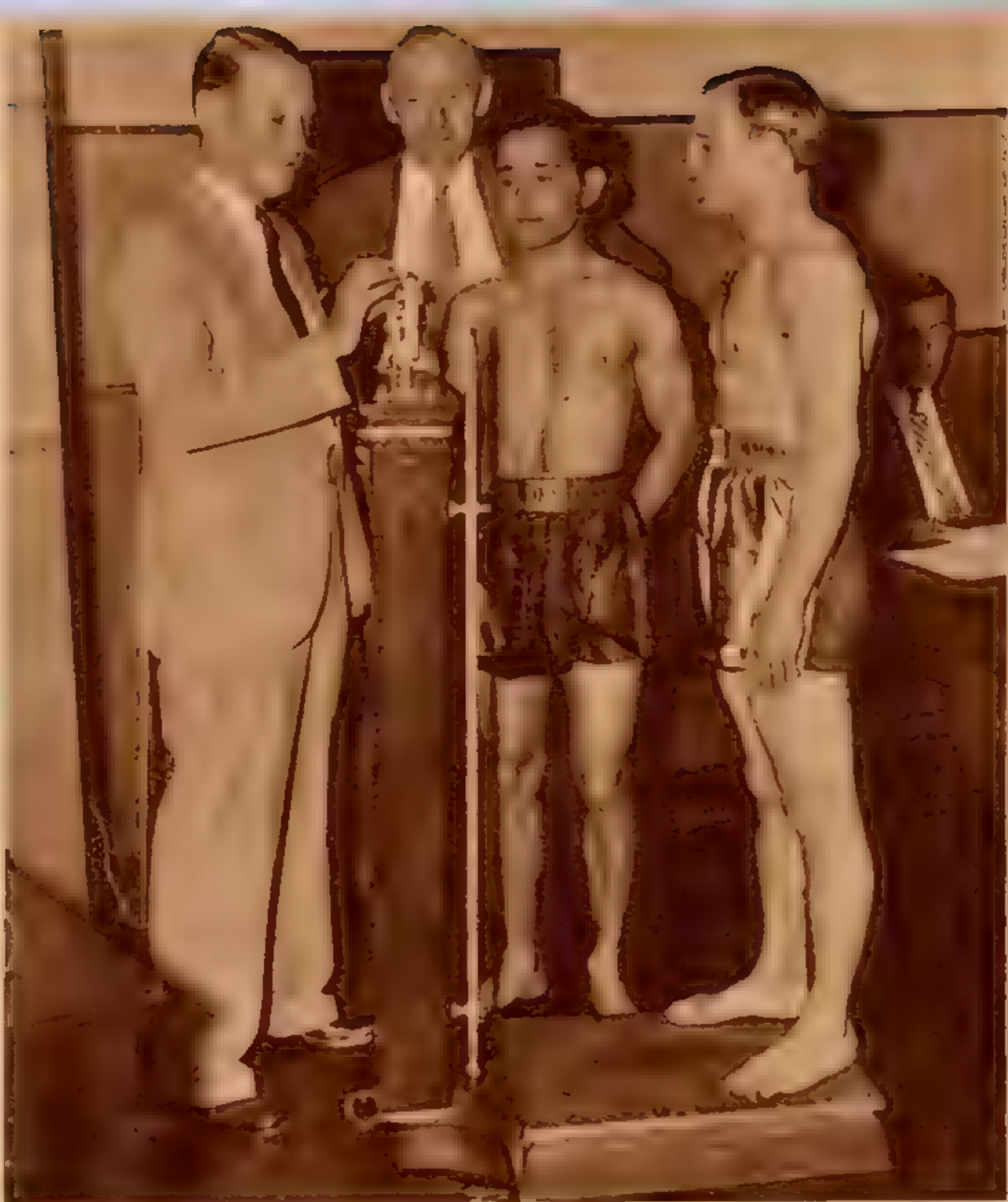


II
SIXTO ESCOBAR

EN août 1934, Baby Casanova étant nommé challenger officiel, la N. B. A. m'enjoignit de le rencontrer. Je venais, quelques jours auparavant, de remporter une victoire sensationnelle par k.o. sur Bobby Lettman, le champion du Canada. Contre le champion mexicain Casanova, j'engageai la bagarre au premier coup de gong. Une droite formidable m'atteignit dans la région du cœur et me persuada d'emblée que j'allais prendre plus d'un coup dur avant la fin de ce match. Il frappait au corps avec une force terrifiante et il me toucha plus de six fois à la tête au cours des cinq premières reprises.

Je recevais coup sur coup, tantôt à l'estomac, tantôt au cœur, tantôt dans la région des reins, des coups d'une violence inouïe. Pendant que j'encaissais, je frappais moi-même de nombreux crochets à la tête, et, de temps en temps, secouais mon adversaire par des « jabs » du gauche, tout ce qu'il y a de plus secs. Je me servais de mon « jab » du gauche nerveusement, essayant de le tenir à distance. Dans le corps à corps, il était beaucoup plus fort que moi et il me gênait beaucoup.

Au troisième round, toutefois, après un



Sur ce document, l'on voit, de gauche à droite : Patrick J. Callahan, qui ressemble drôlement à Maurice Chevalier, l'inspecteur Harvey Dunlap, Sixto Escobar et son adversaire Tony Marino, sur la bascule.

échange de coups très durs, je parvins à placer à distance un crochet du gauche à l'estomac de Casanova suivi d'une droite maligne à la mâchoire. Il s'écroula à plat sur le tapis et prit un compte de 8. Il se releva, se précipita sur moi après la huitième seconde et se mit à me marteler l'estomac et les reins de plus belle.

Nous continuâmes à nous bagarrer round après round, et, à la huitième reprise, après m'avoir acculé dans les cordes, il me plaça une formidable droite à la mâchoire qui m'étourdit un instant.

A la 9^e reprise, je me précipitai sur lui, prenant la direction du combat, le bombardant de coups tandis qu'il essayait de se couvrir. Je lui plaçai un crochet du gauche très rapide aux côtes et mis toute ma force dans deux uppercuts du droit qui atterrirent en plein sur sa mâchoire. Ces trois coups allongèrent Casanova évanoui sur le tapis et ses seconds le ramenèrent dans son coin.

Jamais auparavant je n'avais eu l'occasion de rencontrer un boxeur aussi dur cogneur et aussi scientifique dans l'art de placer des coups au corps.

match

BABY ARIZMENDI

C'est contre Tony Canzoneri qui, maintenant, est champion du monde des poids légers, que j'ai eu mon combat le plus dur. Il a eu lieu en mars 1934, à l'Olympic Auditorium de Los Angeles, en Californie. Je crois que l'arbitre a donné 5 rounds à Tony, 1 round égal et 4 pour moi, ce qui a donné la victoire à mon adversaire.

Dans les cinq premières reprises, Tony s'amusait à changer de style à chaque round. Je n'avais jamais rencontré un boxeur semblable et quand j'arrivais à m'habituer à un de ses styles, il changeait soudainement de tactique et je me trouvais une fois de plus démonté.

Tout d'abord, il se tenait tout droit et me bombardait de petits gauches à la figure et d'une droite sèche en direct. Chaque fois que j'essayais de m'approcher de lui, je recevais sa gauche en coup de fouet et il m'envoyait une droite au corps. Vers la fin du premier round, je trouvais la bonne distance et parvins à lui placer mon crochet du gauche à la tête.

Mais au deuxième round, il se mit à se dodeliner et à plonger sous mon crochet du gauche. Il se baissait sous mes coups et remontait en me plaçant des crochets rapides et plongeants à la mâchoire. Il me secoua sérieusement et je dus faire usage de mon jeu de jambes pour m'en sortir. Je me précipitai sur lui et ripostai avec quelques droites bien appuyées à la tête, mais il me bombardait durement les côtes et les reins.

Après cinq reprises folles dans lesquelles Tony m'égara par la diversité de son jeu, je réussis finalement à le serrer de si près qu'il se vit obligé d'accepter la bagarre. A partir de ce moment-là, ce fut une véritable bataille. Je l'accrochais avec plus d'une droite et d'une gauche à la mâchoire. Je me battais de pair avec lui, rendant coup pour coup.

Mes tactiques agressives et mes coups plus durs me firent gagner tous les derniers rounds. Je pris vraiment plaisir à cette bagarre, recevant des coups et en donnant d'autres qui étaient peut-être un peu plus appuyés. Tony savait que c'était un vrai combat qu'il disputait ce soir-là. Mais il faut que j'admette que Tony est le plus dur frappeur que j'aie jamais rencontré sur un ring.

ERIC SEELIG

C'EST contre Jack Etienne, le champion de Belgique des poids mi-lourds, qui a fait un match nul avec Marcel Thil, le fameux champion du monde français, que j'ai sou-

LE COIN DU DOCTEUR

E. Colin (Jura). — 1^o Si elles augmentent, je vous conseille de vous mettre en rapport avec un spécialiste pour vous faire faire des « injections sclérosantes ». Ce traitement, qui donne d'excellents résultats, aura, de plus, l'avantage de ne pas vous obliger à interrompre votre travail. 2^o Faites tous les exercices où les jambes sont placées plus haut que le reste du corps. Entre autres : les mouvements de pédalage sur le dos. Chaque fois que votre métier vous le permettra, asseyez-vous à la cow-boy, c'est-à-dire en plaçant vos pieds sur une table de façon que vos jambes soient sur un plan plus élevé que celui de votre siège.

J. Ansart (Nœux). — 1^o Engagez-vous dans les épreuves fédérales. Mais, avant de faire de la compétition, ayez soin de vous faire examiner par un toubib. 2^o En ce qui concerne votre « entraînement » du dimanche, ne dépassez pas, pour le moment, la distance indiquée dans votre lettre. 3^o Question alimentation : vous pouvez continuer. C'est très bien. 4^o Oui, le saut à la corde est bon dans ce cas. 5^o Très vite pendant 3 à 5 minutes.

Jacques G., un lecteur (Angers). — Merci pour la lettre et la photo. N'ai pu vous répondre plus tôt à cause du Tour de France. En ce qui concerne votre demande, vous pouvez pratiquer ce sport où votre taille peut d'ailleurs vous avantager. Quant aux renseignements concernant la technique, vous aurez intérêt à écrire à Lucien Gambin, à l'Auto, qui vous indiquera le meilleur livre à acheter dans le cas qui vous intéresse.

Jacques Bertrano (Saint-Cyr). — Il n'y a pas de régime alimentaire spécial dans ce cas. La nourriture doit être abondante et variée. Pas de stimulants spéciaux. Bravo pour vos résultats, mais, attention ! il faut savoir être patient, savoir attendre tout en continuant le « traitement ». Votre dernière remarque est très juste, mais les docteurs ne sont pas toujours écoutés, même quand l'intérêt général est en jeu. Hélas ! il est bien d'autres épreuves que l'on devrait supprimer...

Écrivez-nous... Nous répondrons ici

(Pour toutes correspondances dans ce courrier, écrire à la rédaction de « Match », 25, rue d'Aboukir, Paris-2^e.)

André Klein (Paris). — Avant de débiter dans un club, mettez-vous en condition. Pendant une quinzaine de jours, faites de la culture physique rationnelle. Dans votre cas, les mouvements d'assouplissement et les « mouvements abdominaux » semblent indiqués. Soyez prudent et progressif. Pour ce qui est de votre remarque concernant le « ridicule », vous faites erreur. Il n'est pas d'usage, chez les vrais sportifs, de dauber sur un camarade moins favorisé. Vous désigner un club est déshonorant, car cela sort du domaine de cette chronique où la publicité n'entre jamais en ligne de compte.

R. More (Algérie). — Seul le médecin qui vous a soigné et qui connaît la nature de votre affection intestinale peut vous donner un avis précis. Soyez prudent aussi bien en ce qui concerne votre alimentation que votre pratique sportive. Les performances que vous signalez ne paraissent pas exagérées mais, je vous le répète, c'est le médecin qui vous a examiné qui a voix au chapitre.

Docteur Ph. Encausse.

■ Un fervent du ballon rond. — Antibes F. C., 2, avenue Aristide Briand à Antibes. F. C. Fives, 129, rue Pierre-Le-Grand, à Lille. Racing Club de Paris, 81, rue Ampère. Red Star, M. Vieuxbled, 17, boulevard de Strasbourg. F. C. Rouen, 7, place des Arts, à Rouen. F. C. Sochaux, M. Gredy, Automobiles Peugeot, à Sochaux. R. C. Strasbourg, 45, rue de la Grossesse, Strasbourg.

■ Joueur de tennis. — 1^o A. S. Bour-se 129, rue Montmartre. 2^o International Law-Tennis Club de France, 129, rue de Longchamp.

■ A. Cassette. — Ecrivez à l'Agence France-Presse, 100, rue Réaumur, Paris.

■ Louis. — Le titre de champion du monde de catch n'est pas officiellement attribué.

■ Une sportive. — C'est l'épreuve du 80 m. haies que l'Italienne Volia gagna aux Jeux de Berlin en égalisant le record du monde.

■ Pierre et Paul. — La tournée de cirque où figurait Charles Pélissier est terminée. Charlot n'a pas encore pris part à des compétitions.

■ Un passionné de l'aviation. — Avez oublié de transmettre votre adresse, mais avons fait suivre aux intéressés.

■ Admiratrice de Georges Speicher. — Speicher est âgé de 29 ans, il possède effectivement une sœur et avant d'être coureur cycliste professionnel était employé chez un mécanicien à Pantin.

■ Pierre Dumont. — M. Jules Rimet est président de la Fédération Française de Football Association et président de la Fédération Internationale.

■ Daures. — Pierre Magne est plus âgé que son frère Antonin. A plusieurs reprises Pierre s'est aligné également dans le Tour de France. Ne pouvons vous transmettre toutes ces adresses, écrivez-nous, l'envoyerons.

■ Louissette. — René Lacoste marié à la championne de golf Simone Thion de la Chaume a définitivement abandonné les compétitions.

■ J. M. Stans. — Ecrivez directement au docteur Ph. Encausse, à l'intransigeant.

■ Aspirant champion. — M. Paul Ruitant n'est pas président, mais directeur sportif du Club Sportif de Levallois.

■ Un Lillois. — C'est en 1933 que l'Excelsior de Roubaix gagna la finale de la Coupe de France.

■ Routier endurci. — De 1891 à 1894 Bordeaux-Paris fut couru de bout en bout avec entraîneurs à bicyclette. En 1895, ce furent des tandems. De 1896 à 1898, les triplés. En 1899, les automobiles. De 1900 à 1910 les bicyclettes qui entraînaient de bout en bout. Ce n'est que depuis 1931 que l'entraînement a lieu derrière moto.

■ Un roi du tapis. — Le double champion olympique Paluzalu (Estonien) a gagné cette année le championnat d'Europe poids lourd disputé à Paris devant le Suédois Nymann.

■ Futur Berotra. — C'est l'Allemand Henschel qui s'est attribué le titre de champion de France de tennis 1937. En double messieurs, associé à von Cramm il a également remporté le titre.

■ Un abonné de « Match ». — 1 Le coureur belge Demuyssère n'a jamais gagné le Tour d'Italie. 2. Il rem-

porta le Tour de Lombardie en 1934 et la course Milan-San Remo.

■ Paulin Coria à Anglet. — Lucien Michard fut champion du monde sur piste de 1927 à 1930. Il perdit son titre à Copenhague en 1931 où le Danois Falk Hansen fut déclaré vainqueur.

■ Aupetit - X... à Paris - J. Valtier - Paurand Poincaré - Nicolas F. — Avons fait suivre vos lettres à leurs destinataires.

■ Pique-nique. — Le coureur cycliste Charpentier n'a pas abandonné les compétitions sportives, mais il n'a participé à aucune course cette année. Il est âgé de 20 ans et est célibataire.

■ M. Barras. — 1. Faites-nous parvenir vos lettres destinées à des sportifs, ils vous feront certainement parvenir leur photo. 2. Nous ne pouvons vous donner d'adresse personnelle.

■ Un voisin de Fühne. — 1. Nous sommes encore trop éloignés de la date du Tour de France 1938 pour vous renseigner ; il y aura certaines modifications sur le Tour 1937, mais nous ne pouvons encore vous fixer, pas plus que sur les coureurs qui y prendront part. 2. Adressez-vous à l'Agence France-Presse, 100, rue Réaumur, Paris.

■ Robert Jeanninogros. — Il ne nous est pas possible de répondre à votre question, vous avez pu vous faire une opinion à la lecture des journaux au moment de l'incident.

■ R. L. Sportif niçois. — 1. Rien n'est encore décidé pour le Tour 1938 ; les fédérations ont le temps de réfléchir d'ici juillet 1938. 2. Le coureur français André Bramard a bien couru le Tour 1937, il portait le dossard 112.

■ Georges Pour. — 1. Louviot et Speicher courent pour Alcyon Antonin Magne pour France-Sports. 2. Ecrivez-nous, l'envoyerons votre lettre à Georges Speicher. 3. Transmettez-nous toutes vos lettres, nous les ferons parvenir aux intéressés qui ne manqueront pas de vous donner satisfaction. 4. Ce coureur va aussi bien que possible.

■ Jojo. — Voici l'adresse du F. C. Rouen : M. Lecoq, 7, place des Arts, Terrain-Stade des Bruyères.

■ R. B. Brest. — Adhéz à un club sportif de votre ville ayant une section de boxe.

■ Un tourmenté de Payzac. — Le Tour de Catalogne couru de 1923 à 1936 a été gagné par M. Ville, Fontan (deux années consécutives), Canardo (cinq années consécutives), Alf. Bovet, Roggera et Canardo.

■ Belgea. — Paris-Brest et retour fut gagné en 1931 par l'Australien Oppermann en 52 h. 11' 1" devant le Belge Louyet et l'Italien Panzer.

■ Pierrot pour sa fille. — 1. Fémina-Sports, 3, avenue de la Porte-d'Orléans pratique tous les sports 2. F. F. A. F., 17, rue Louis-le-Grand, vous fournira toute la liste des clubs.

■ S. P. 35-37. — L'adresse du secrétaire du C. A. P. est 43, rue Beaubourg, Paris III^e.

■ Verdier. — Le palmarès de Paris-Nice comporte les noms suivants : 1933 : 1. Scherens, 2. Hardiquet, 3. Benoît Faure. 1934 : 1. Rebry, 2. Lapébie, 3. Archambaud. 1935 : 1. Vietto, 2. Digne, 3. Lesueur. 1936 : 1. Archambaud, 2. Vervaecke, 3. Fontenay. 1937 : 1. Lapébie, 2. Marcaillou, 3. A. Van Schendel.

■ Pierre M. — Toto Grassin qui fut un de nos meilleurs champions de demi-fond n'a été qu'une seule fois champion de France dernière moto, en 1924.

■ Emule de Lacoste. — Le siège du Country Club d'Arcachon est 3, avenue Sainte-Marie, à Arcachon.

■ Charles Vincent. — 1. Avant d'être classés professionnels et à leurs débuts en compétition, les frères Magne appartenaient à Pavillons-Garçon Sportif. 2. Le Marseillais Curtel fut un excellent champion. Comme régional il gagna la majorité des courses classiques de la Côte d'Azur, se distinguant dans le Tour de France, enleva Marseille-Lyon, fut second de Paris-Roubaix.

■ Michel Boichard. — C'est à la F. F. A. F., 22, rue de Londres, qu'il faut vous adresser.

■ Paul B., Saint-Ouen. — 1. Les jantes en bois sont préférables. 2. Avons transmis.

ACHILLE
aux pieds nickelés.



Il nous est impossible de donner, dans cette rubrique, des adresses personnelles. Nous faisons parvenir à leur destinataire toute lettre adressée par notre intermédiaire. Ces lettres doivent être mises sous enveloppes timbrées, enveloppe elle-même insérée dans celle qui nous est adressée.

D'autre part, Achille a répondu par lettre à 182 correspondants ayant envoyé des timbres pour réponse.



De gauche à droite, sur cette photo : le manager Paul Damski, l'entraîneur Whitey Buckingham, Mme Seelig mère, Erich Seelig et Mrs Godfrey.

tenu mon combat le plus dur sur le ring. Je me suis battu contre lui à Paris — cela se passait avant que mon pays ne m'ait enlevé mes titres — et bien que je l'aie finalement knock-out au quatorzième round, avant que je ne réussisse à l'assommer avec ma droite — la seule que je parvins à lui placer de toute la soirée — il m'a certainement éprouvé plus que jamais je ne l'avais été.

Je n'avais jamais combattu en quinze rounds jusqu'alors, et n'étais pas du tout sûr de pouvoir tenir, aussi me mis-je lentement en action. Etienne profita de mes hésitations pour m'attaquer violemment des deux poings dans les rounds du début. Il pesait 82 kilos, alors que j'étais sur la limite des poids moyens. Il usa de son poids d'ailleurs pour me malmenier dans les corps à corps en s'appuyant sur moi, pour m'épuiser.

Etienne est un bon boxeur, et il me fit mal plus d'une fois avec ses crochets du gauche et ses uppercuts du droit à la tête. Mais j'ai toujours aimé « me bagarrer ». Bientôt on se mit à échanger des coups, pied à pied. J'employais mes crochets du gauche et ébranlais mon adversaire avec des coups secs à la tête. Mais il encaissait ! Je n'ai pu réussir à l'accrocher avec ma droite à cause de sa défense habile. Pendant treize rounds, nous nous martelâmes l'un l'autre, frappant de toutes nos forces. En corps à corps, nous nous plaçons des crochets à l'estomac. Finalement, au quatorzième round, je le jetai sur le canevass d'un formidable crochet du droit à la mâchoire, le premier que je pus placer. Quand il se releva, il se rua sur moi à travers le ring, essayant de me faire reculer sous un barrage de coups. Mais je lui plaçai une autre droite, cette fois-ci tout mon poids l'accompagnait. Il tomba knock-out, à plat sur le dos, ses deux mains tendues vers le ciel. Quant à moi, je m'affaissai dans mon coin, épuisé.

AL ROTH

De toutes les bagarres auxquelles j'ai pris part, je crois que mon combat avec Baby Arizmendi, à Madison Square Garden, à New-York, en mai 1936, a été de loin le plus rude. Nous étions tous les deux engagés afin de trouver un challenger pour le championnat du monde des poids plume. J'entraînai sur le ring, handicapé par deux déchirures aux ligaments de la main gauche.

Dans les premiers rounds, je surclassai Arizmendi. Je l'accrochai à volonté, avec de bons crochets du gauche au corps suivis de bonnes droites à la tête. Mais, après la première minute, il revenait comme un lion et me bourrait de crochets du gauche dans la région du cœur. Je n'arrivais pas, je ne sais pour quelle raison, à bloquer ce sacré gauche, et il me faisait sérieusement mal.

Je me rendis bientôt compte que cet Arizmendi était aussi dur et aussi fort qu'un taureau ! Il prit presque le dessus sur moi par ses attaques violentes. Il me frappait fort et

souvent à l'estomac. C'est alors que, dans le quatrième round, je me déchirai d'autres ligaments de la main gauche en lui plaçant un crochet en pleine mâchoire. Il avait une mâchoire de fer... Ma main devint tellement douloureuse que je dus ne plus m'en servir, mais même quand je m'en servais pour une feinte, j'en souffrais. Pour me couvrir, je commençais à lui jeter des droites à toute volée. Plus d'une fois, je l'atteignis sur la pointe du menton, l'étourdissant violemment, mais je ne pus jamais l'éloigner assez longtemps pour l'empêcher de me faire mal. J'avais beau lui placer des droites, il revenait à la charge, me frappant à l'estomac.

Au septième round, je lui ouvris l'arcade sourcilière gauche ; ses assistants la lui refermèrent aussitôt, si bien que, malgré tous mes efforts, je ne réussis pas à la rouvrir ensuite. Puis, avec des attaques au moulinet, il se lança sur moi. J'avais la vie dure ! Vraiment, j'étais beau, là, au milieu du ring, un adversaire furieux à mes trousses, la main gauche inerte. J'essayais bien de le clouer à chaque instant, avec ma droite, tandis que j'encaissais des coups dans les côtes. Ce n'est que grâce à ma magnifique forme physique de ce moment-là que je pus tenir. Et bien que, finalement, Arizmendi ait gagné, il doit se souvenir de cette lutte, car chaque fois que ma droite atterrissait sur sa mâchoire-enclume, il était secoué et devait s'accrocher à moi pendant quelques secondes pour récupérer...



Small Montana, au centre, est reçu à Southampton par Jimmy Wilde (à sa droite) et Len Harvey.

SMALL MONTANA

MON combat le plus dur ? Mon match pour le titre contre Midget Wolgast à Oakland, le 12 août 1935. Du moins, c'est mon avis. Mon manager, Pady Ryan, pense, lui, que c'est mon premier combat contre Wolgast, à Sacramento, le 3 juillet 1935, qui fut le plus pénible. Mais comme c'est moi qui me bats, après tout, je dois être payé pour le savoir et j'insiste que c'est mon deuxième combat contre Wolgast et non le premier qui me donna le plus de mal. De toute façon, j'ai gagné ces deux matches. Le promoteur, Léo Lawit, avait mis en jeu à cette occasion une magnifique ceinture en or. Je voulais cette ceinture. Wolgast la voulait aussi. Il se battit comme un tigre, mais j'ai l'impression que j'aurais pu battre à la fois Joe Louis et Braddock sur le même ring ce

soir-là. Je crois que l'ombre de Pancho Villa, mon fameux compatriote, était dans mon coin et me murmurait des encouragements entre chaque reprise.

Sentant que le titre lui échappait, Wolgast fit un des combats les plus courageux de sa carrière. De mon côté, sentant le titre à ma portée, je fis le combat de ma vie. Nous échangeâmes coup sur coup au centre du ring, frappant des deux mains et tentant vainement d'abattre l'adversaire.

Je plaçais de bonnes gauches suivies de droites au corps. Dans les corps à corps, qui furent peu nombreux, nos bras étaient perpétuellement en mouvement tout comme des pistons. Je le bombardais sévèrement à l'estomac. Lui, il me secouait les côtes. C'est ainsi que se déroula la bataille, tous les deux faisant un usage abondant de droites et de gauches et encaissant pas mal de coups.

Dans le cinquième round, il m'envoya une sévère droite plongeante à la mâchoire qui me fit perdre pendant quelque temps tout sens de l'équilibre et il m'accabla alors aux cordes. Je profitai de l'élasticité de celles-ci pour bondir sur lui et lui placer une formidable droite à la mâchoire qui le renvoya sur les talons.

Le combat fut très serré sur toute sa longueur et, bien que Wolgast se battit comme un démon, je me battis encore plus furieusement.

Par moments, j'oubliais complètement de maintenir ma garde tellement était grand mon désir de le mettre knock-out.

DON GEORGE

Je me souviens aisément de mon combat le plus dur. Ce qui est plus difficile pour moi, c'est de faire comprendre aux profanes que ce n'est pas contre des champions comme Jim Londos ou Strangle Lewis que je l'ai soutenu, mais bien contre un lutteur presque inconnu, comme il arrive souvent. Ce lutteur était un Canadien, Floyd Marshall, qui concentrait son activité le long de la frontière canadienne.

Quoique Marshall en fût à ses débuts dans la lutte, il était devenu déjà un des meilleurs « catcheurs » de Wiltchitta. Je fus, je l'avoue, assez désagréablement surpris en voyant la stature de mon adversaire lorsque nous eûmes laissé tomber nos peignoirs.

Et ma surprise alla grandissant quand je me trouvai saisi dans une prise en étau autour du cou, que l'on dénomme le coup de l'étrangleur, prise d'ailleurs rigoureusement interdite au catch. Je pus seulement me dégager en lui enfonçant mon genou dans le ventre. Je déclenchai alors la bagarre. A partir de ce moment, nous nous jetâmes d'un bout du ring à l'autre comme des danseurs acrobatiques, oubliant d'un commun accord les règlements et le reste... Nous plongeons l'un après l'autre, fonçant sur l'adversaire, employant tous les coups défendus.

Le match fut arrêté et aucun verdict ne fut rendu...

Copyright by Trait d'Union Press and Match. (Reproduction même partielle interdite. Droits réservés)



Don George, devant le micro, échange d'amusants propos avec Mistinguett.

Le Championnat de France de Football commence bien !

MARSEILLE, CHAMPION 1937, BATTU A LENS SOCHAUX EN ÉCHEC A VALENCIENNES

Marseille, champion de France 1937, battu par Lens nouveau promu !

Sochaux, tenant de la Coupe de France, en échec devant Valenciennes, qui fait sa réapparition en division nationale après un an d'absence !

Avouez que, pour un début, ça n'est pas mal.

L'ensemble des résultats de cette première journée à laquelle la division nationale et deux groupes de la division II étaient intéressés s'exprime comme suit :

Division I

Lens-Marseille (4-3) ; Metz-Lille (1-0) ; Fives-Antibes (3-1).

Red Star-Excelsior (2-2) ; Sète-Racing (2-2) ; Valenciennes-Sochaux (0-0).

Roubaix-Rouen (0-3) ; Cannes-Strasbourg (2-3).

Division II

Groupe Est. — Charleville-Mulhouse (4-1) ; Troyes-Nancy (3-4) ; Colmar-Reims (1-2).

Groupe Sud. — Toulouse-Girondins (3-2) ; Nice-Alès (2-1).

Ces résultats, ces scores, qui signifient-ils, quelle est leur portée à l'aube d'une saison qui sera rude, qui sera longue et dont on peut dès à présent prévoir qu'elle nous vaudra de fréquents retournements des valeurs ?

La victoire des Lensois sur Marseille est le coup d'éclat de la journée. Elle nous apprend que les « gueules noires », remarquablement dirigés et entraînés, sont plus que jamais désireux non pas seulement de jouer les trouble-fête, mais aussi de tenir un vrai rôle dans la compétition. De cela il n'y a aucunement lieu de s'étonner.

On dira de l'équipe lensoise ce qu'on voudra, et qu'elle manque de précision et qu'elle pratique un jeu fruste ; quand on aura énuméré tous ses défauts, il faudra bien admettre qu'elle possède un magnifique moral, qu'elle est composée de footballeurs très athlétiques et qui sont tous animés à un degré élevé de « l'esprit d'attaque ». Attaque de la balle plus vite que l'adversaire ! Attaque de l'homme, qu'il soit en position défensive aussi bien qu'offensive ! Attaque des buts opposés ! Inutile d'en dire plus, n'est-ce pas ?

Avec les « gueules noires », Metz et Fives sont les deux seules équipes de division I qui aient gagné chez elles.

Metz-Lille, on pouvait dire de ce match qu'il était parmi les plus importants de la journée. Tous comptes faits ne fallait-il pas le considérer comme la rencontre-vedette ? Il a donné lieu à une partie très serrée. Une partie au cours de laquelle les Lorrains réalisèrent le meilleur football et les « dogues » fournirent un brillant jeu défensif. Une tête de Müller et les hommes de Fesset décrochèrent les deux points.

Fives-Antibes avait moins d'allure. « Il nous

importe peu, répondront les banlieuxards lillois, puisque nous avons commencé la saison par un succès, et cela sans présenter notre équipe complète. » Car le fameux demi-centre yougoslave Stérovitch, que la 3 F. A. a, jusqu'à présent, refusé de qualifier, ne jouait en effet pas.

Trois matches nuls sur huit matches, la proportion nous semble large. L'échec de Sochaux devant Valenciennes est le premier à noter. Comme Marseille, à Lens, les vainqueurs de la Coupe se sont trouvés devant une équipe ardente, résolue à défendre ses chances jusqu'au bout, remarquable par sa vitesse et son esprit de sacrifice. Si Valenciennes n'a pas marqué, Sochaux non plus, en dépit d'un football d'une rare qualité, à ce qu'on nous affirme, et qui provoqua bien des applaudissements parmi les spectateurs massés dans le stade Nungesser.

Sète-Racing a donné lieu à un résultat qui n'étonnera personne. Pourtant, à Deauville, les « Pingouins » s'étaient montrés sous un meilleur jour que les « Dauphins » et ils avaient enregistré depuis lors la rentrée de leur avant-centre Couard.

Mais ils ne seront pas nombreux, cette année comme les précédentes, les clubs qui pourront se vanter d'avoir vaincu aux métairies.

Red Star-Excelsior qui avait attiré à Saint-Ouen quelque douze mille spectateurs — pour un 22 août, avouez que ce n'est pas mal — donna lieu à un match surtout intéressant dans sa première mi-temps. Nous constatâmes d'abord, qu'on nous avait transformé notre Excelsior. L'équipe nordiste dont on vantait naguère la science en la critiquant grandement pour son inefficacité, fit en effet montre, dès les premières minutes de jeu d'un esprit de décision, d'une volonté d'attaquer et de s'imposer qui apparurent imprévues, inédites, stupéfiantes, n'avaient été la faiblesse de son gardien de but qui manqua de souplesse et de coup d'œil et qui, sous ce rapport, fut inférieur à son rival d'en face — Gonzalès est de plus en plus brillant et l'avenir l'imposera peut-être comme un postulant à la cape. Excelsior gagnait la partie. Pourtant c'est le Red Star qui ouvrit le score dans chaque mi-temps, Presch réalisant les deux buts de l'aile et les nordistes égalisant peu après d'abord grâce à Cesember que Luddens avait fort intelligemment lancé, ensuite grâce à Hanke qui sut à merveille profiter d'une hésitation de Dupuis.

Tout compte fait le résultat doit satisfaire tout le monde. Car si les nordistes jouèrent mieux, leurs rivaux parisiens furent plus incisifs dans leur action.

Restent les deux victoires acquises sur terrain adverse. Pour avoir réussi ces exploits, Rouen et Strasbourg doivent être le plus félicités.

Rouen dont maint supporter regrette qu'il



LA NOUVELLE EQUIPE DU TOULOUSE-FOOTBALL-CLUB — De gauche à droite : (1^{er} rang) Stevanovitch, Monsallien, Vidry, Chabridan, Gilis ; (2^e rang) Driss, Kukovitch, Blanco, Roux, Cazai ; (3^e rang) Gasco, Camarata, Sentes.

n'ait pas profité de l'intersaison pour faire appel à un grand demi-centre — car la saison est longue, longue et les Diabes rouges manquent d'un pilier de classe affirmée — a infiniment plu par son attaque que Hanreiter inspira et dont Nicolas fut, pour deux buts, le réalisateur.

Quant à Strasbourg, bien qu'il n'ait pas encore réussi à s'attacher les services du fameux inter autrichien Müller qu'il espère toujours, il sut prendre vite l'avantage sur les rapides Cannois et eut le rare mérite de bien résister en seconde mi-temps aux entreprises de ses coriaces adversaires.

Marcel Rossini.



OUVERTURE A TOULOUSE

(Toulouse, de notre envoyé spécial.)

Le football professionnel a débuté à Toulouse sous les plus heureux auspices. Le temps était magnifique, même un peu trop. Trois mille personnes se pressaient sur le terrain du T.O.E.C. en dépit des vacances et de la chaleur. Elles manifestèrent à mainte reprise leur satisfaction non seulement parce que la victoire avait finalement souri aux locaux, mais aussi parce que les deux adversaires s'étaient dépensés avec beaucoup de confiance et de générosité et qu'assez souvent le football pratiqué avait été de bonne facture.

En sorte que le Toulouse Football Club paraît fort bien parti et conquiert la faveur

d'un nombre sans cesse croissant de supporters. Et l'on comprendra que les dirigeants encouragés par les premiers résultats acquis, soient bien décidés à ne pas s'arrêter en si bonne voie.

Ne viennent-ils pas d'engager, par exemple, en qualité de renfort, Jean Laurent, que l'on attend d'un moment à l'autre et l'excellent avant-centre Jellinek. Ils se sont assurés en outre la jouissance à peu près complète du stade du T.E.O.C. auquel des aménagements vont être apportés et que le dernier match de la Coupe de France a fait juger nécessaires. On s'en apercevra sous peu.

Toulouse abordait donc son premier match qui l'opposait aux Girondins de Bordeaux ; match capital du point de vue moral et qui paraissait débiter dans d'assez mauvaises conditions, le club local s'était trouvé dans l'obligation de modifier son « onze ».

La vitesse, la fougue et l'homogénéité des Bordelais surprirent longuement les Toulousains, lents à se trouver et à se comprendre.

Ils furent extrêmement heureux que la malchance de leurs adversaires leur permit d'atteindre la pause sur un score vierge, et la leçon avait servi.

Toulouse aborda donc la deuxième mi-temps en serrant les dents et en jouant un jeu de passes à la fois agréable et fort efficace. En effet, en moins d'un quart d'heure, les locaux marquaient trois buts. Et ce résultat acquis, Toulouse se relâcha quelque peu. Mal lui en prit : en quatre minutes, les visiteurs réussissaient deux buts et manquèrent de peu l'égalisation.

Emm. Gambardella.



LENS SUR LE PAVOIS

(Lens, de notre envoyé spécial.)

La bleusaille lensoise pour sa première apparition en Division supérieure a eu raison du champion de France par quatre buts à trois. Le stade Bollaert plein à craquer, croulait sous les braves de plus de 10.000 spectateurs quand les « sang et or » regagnèrent le vestiaire, fourbus, éreintés, mais vainqueurs.

Voulez-vous du football viril, joué avec un cran admirable, alors voyez Lens.

L'ascension des « gueules noires » à la première Division apporte à ce lot d'équipes jouant un football parfois trop classique quelque chose de nouveau et d'un caractère spécifiquement français : adresse et rapidité.

Le match fut pathétique en ce sens que Marseille fit un constant effort pour redresser la situation, mais sans jamais y parvenir. L'équipe phocéenne joua mal soudée. Ses mouvements offensifs furent dans ces conditions souventes fois brisés et la cadence de jeu des Lensois fit par contre que le travail défensif des Marseillais fut précaire.

Certes, les vaincus démontrèrent des qualités d'ensemble supérieures à leurs vainqueurs, mais bon nombre d'hommes ne sont pas dans leur meilleure forme.

Lens, avec le vent favorable, prit nettement le dessus territorialement parlant en première mi-temps. Et Pardigon, nouveau gardien de but des champions 1937, dut mettre ses jeunes qualités en lumière. Après la reprise, ayant le vent contraire, Lens fit aussi bien que son rival et les buts se mirent à pleuvoir des deux côtés. On était au repos à égalité, un à Specht, un à Zatelli. François Albert, Grauby et Specht accentuèrent la marque pour les locaux, cependant que Zatelli réussissait deux autres buts pour parfaire son hat trick.

A Lens, Ortin, François Raymond et toute la ligne d'attaque se mirent en évidence. A Marseille, avec Pardigon, Bruhin, Zatelli et surtout Bastin furent le plus en évidence. Kohut qui jouait intérieur fut loin d'être lui-même.

Louis Père.



SAINT-OUEN. — Red Star-Excelsior (2-2) : Près des buts que Cabannes ne détendit pas avec son brio habituel, l'inter-droit red starien Keenan et le puissant arrière roubaisien Dhulst sont aux prises. A qui la balle ?

JEUX UNIVERSITAIRES

L'aviron

JOURNÉE sans éclat à Suresnes, ainsi peut se résumer le tournoi d'aviron des Jeux universitaires internationaux qui s'est déroulé samedi dernier, dans le bassin de Suresnes, sous l'égide du comité des Régates internationales de Paris.

Pauvre aviron français ! En voit-il de cruelles en ce moment ! Après le désastre d'Amsterdam, nous ne pouvions décemment compter sur nos universitaires, chez qui notre sport est presque inconnu, pour relever son prestige. Ceux-ci ne purent mieux faire que de prendre les dernières places, assez loin derrière, sauf le quatre de l'Université de Lille qui réussit à battre la Belgique (maigre performance !). Il convient de signaler également que le jeune sculler bisontin, Ponsot, rameur plein d'avenir s'il progresse et persiste dans sa foi, avait, pour terminer quatrième en finale, éliminé le matin un sculler hongrois d'assez bonne taille.

★

Allemagne ! Allemagne ! Toujours Allemagne ! Après les Jeux Olympiques 1936, à Berlin, les Championnats d'Europe 1937, à Amsterdam, voici les Jeux universitaires, à Paris, et toujours les rameurs germaniques font éclater leur supériorité.

Cependant, cette supériorité, en huit notamment où ils écrasèrent littéralement les Hongrois, favoris, qui avaient terminé quatrièmes en finale à Amsterdam, montre d'une façon éclatante : primo les réserves formidables de rameurs éduqués tous avec les mêmes principes ; secundo l'entraînement intensif suivi par tous, et leur foi, leur enthousiasme pour un idéal.

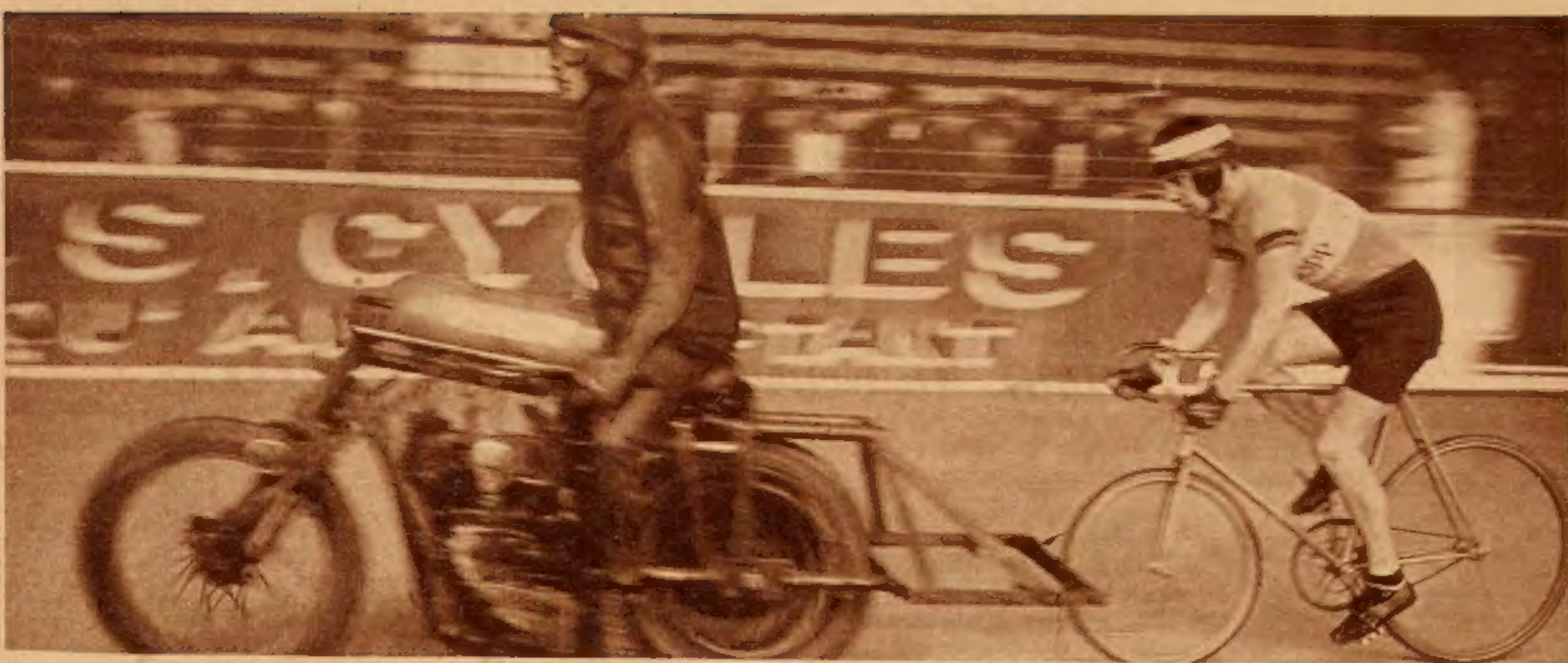
Les équipes allemandes sont remarquables principalement par leur homogénéité. Tous les rameurs, à peu près de la même taille, semblent mus par un déclic à l'attaque où ils prennent l'eau rapidement et ensemble. La passée dans l'eau et le travail des jambes sont remarquables, et, adaptant exagérément la méthode Fairbairn, ils dégagent loin sans que le corps se soit balancé en arrière.

Verey, ex-champion d'Europe, rama comme à son habitude, c'est-à-dire à la perfection : excellente prise d'eau, travail effectif des pelles dans l'eau, dégagé rapide et souple, balancement du corps, rien ne manque à ce bel athlète. Quant au « deux » polonais, vainqueur de Bouton-Sauvestre, à Amsterdam, il s'avéra le meilleur après une lutte acharnée avec l'Allemagne puis la Hongrie.

En huit, la Pologne, malgré une équipe manquant d'homogénéité, réussit, à la surprise générale, à prendre la deuxième place à la Hongrie qui parut fatiguée (peut-être eut-elle tort de participer avec les mêmes hommes également au quatre et au deux barré).

Cinquième concurrente du tournoi, la Belgique n'acquiesça qu'une place d'honneur en skiff avec Verstraete, qui finit troisième derrière l'Allemand Westhoff et devant notre compatriote Ponsot. L'Égypte, sixième nation engagée, représentée par le prince El Saïd Mustapha en skiff, fut éliminée dès le matin par l'Allemagne et la Belgique.

G. Lenoir.



BUFFALO. — Erich Metze, écarté du Championnat du monde, gagne à Paris.



DES « TOURS » PARTOUT ! Voici, à gauche, le départ du Tour de Russie cycliste, devant le stade Dynamo ; à droite, un groupe de concurrents dont, au premier plan, le champion de Moscou, Chistiakov.

Caracciola emporte le Grand Prix de Suisse

(Berne, de notre envoyé spécial.)

NOUS avons vécu dimanche sur le circuit de Bremgarten une journée bien émouvante, avec les deux éliminatoires et la finale du Grand Prix de Berne qui était réservée aux concurrents des voitures de 1.500 cmc. et un peu plus tard avec le Grand Prix automobile de Suisse qui mettait en présence les plus grands témoins allemands, les Italiens Louis Fagioli, l'incomparable Tazio Nuvolari et notre représentant Raymond Sommer.

★

Mais commençons par le Grand Prix de Berne.

Quels ont été les meilleurs ? Dans la première course, Villerosi sur Maserati qui gagna — de justesse il est vrai — devant l'Anglais Mays, Martin se classant troisième, puis Hartmann et enfin Hanson et Gollin.

Le film de cette première épreuve est facile à projeter. Villerosi a pris la tête dès le départ et les autres concurrents ont conservé leurs places du début, à l'exception de l'Anglais Wakefield qui a dû abandonner à quatre tours de la fin, alors qu'il était quatrième.

Dans la seconde éliminatoire, l'Anglais Dobson, qui conduisait une Era, a très nettement surclassé ses adversaires, prenant son avance à la cadence de quatre à cinq secondes par tour.

Sa victoire a été d'une netteté absolue, cependant que derrière lui Bira et Cortese se livraient un beau duel pour l'attribution de la seconde place. C'est finalement Cortese qui l'emporta, cependant que Berg sortait victorieux de son combat contre Marazza.

Mais quelle finale ! Cortese mène sous la pluie battante, puis Bira, enfin Dobson qui se faisait battre quatre tours avant la fin par Mays pour finalement le dépasser à quelques mètres du but.

À l'arrière, la bataille faisait rage. Bira, Martin, Cortese jouaient des coudes, mais ils ne purent rien contre Dobson et Mays. Dès que la route fut sèche on eut également une grosse émotion — celle qui vous donne un pincement au cœur — lorsque l'on vit l'Allemand Berg dérapé et venir heurter une barrière.

derrière, laquelle se trouvaient de nombreux spectateurs.

Plus de peur que de mal, car heureusement personne ne fut blessé.

★

La vitesse qui fut réalisée et notamment dans la seconde éliminatoire en dit long sur les possibilités des petites voitures italiennes et anglaises, puisque tous les records ont été battus et que Dobson effectua un tour à plus de 147 de moyenne.

Et venons-en au Grand Prix de Suisse.

On nous avait promis une jolie course. C'est sincèrement à une très jolie course que nous avons assisté, bien que Rudolph Caracciola, au commandement depuis le troisième tour, n'ait plus quitté cette place avant d'avoir franchi la ligne d'arrivée en vainqueur.

On attendait beaucoup des pilotes d'Auto-Union. Ce sont ceux de Mercedes qui ont fait le plus beau travail. Mais il est vrai que Rosemeyer quittait la route dès le premier tour, ce qui pour ses rivaux n'était pas une mince affaire. Mais Rosemeyer, revenait doucement au ravitaillement et l'on vit stopper Tazio Nuvolari qui ne semblait pas être spécialement habitué à sa nouvelle voiture.

Et c'est naturellement Rosemeyer qui le remplaça au volant. Il gagna quelques places, et bien qu'il battit le record du tour à 168 km. 108 de moyenne horaire, il ne put combler son handicap.

Bien peu heureux ont été les conducteurs de Mercedes. Pendant la première partie de la course Caracciola, Lang et Brautischich menèrent la course à leur guise et il n'y avait guère que Kautz qui soit battu par Fagioli et Stuck.

Après les ravitaillements qui ont duré 1 min. 15 sec. pour Fagioli, 36 sec. pour Lang, 30 sec. pour Caracciola, 35 sec. pour Brautischich, 29 sec. pour Stuck, 20 sec. pour Sommer, 33 secondes pour Rosemeyer, 25 secondes pour Kautz, les positions étaient rapidement reprises. Seul, Stuck réussit à se maintenir devant Brautischich, mais dix tours avant la fin, Stuck était contraint de céder le passage à Brautischich.

Tazio Nuvolari remplaça Fagioli au volant

de l'Auto-Union lorsque celui-ci se fut arrêté pour ravitailler il tourna sur la fin à 160 de moyenne horaire, ce qui n'est pas si mal si l'on pense que c'est la première fois qu'il conduisit une Auto-Union.

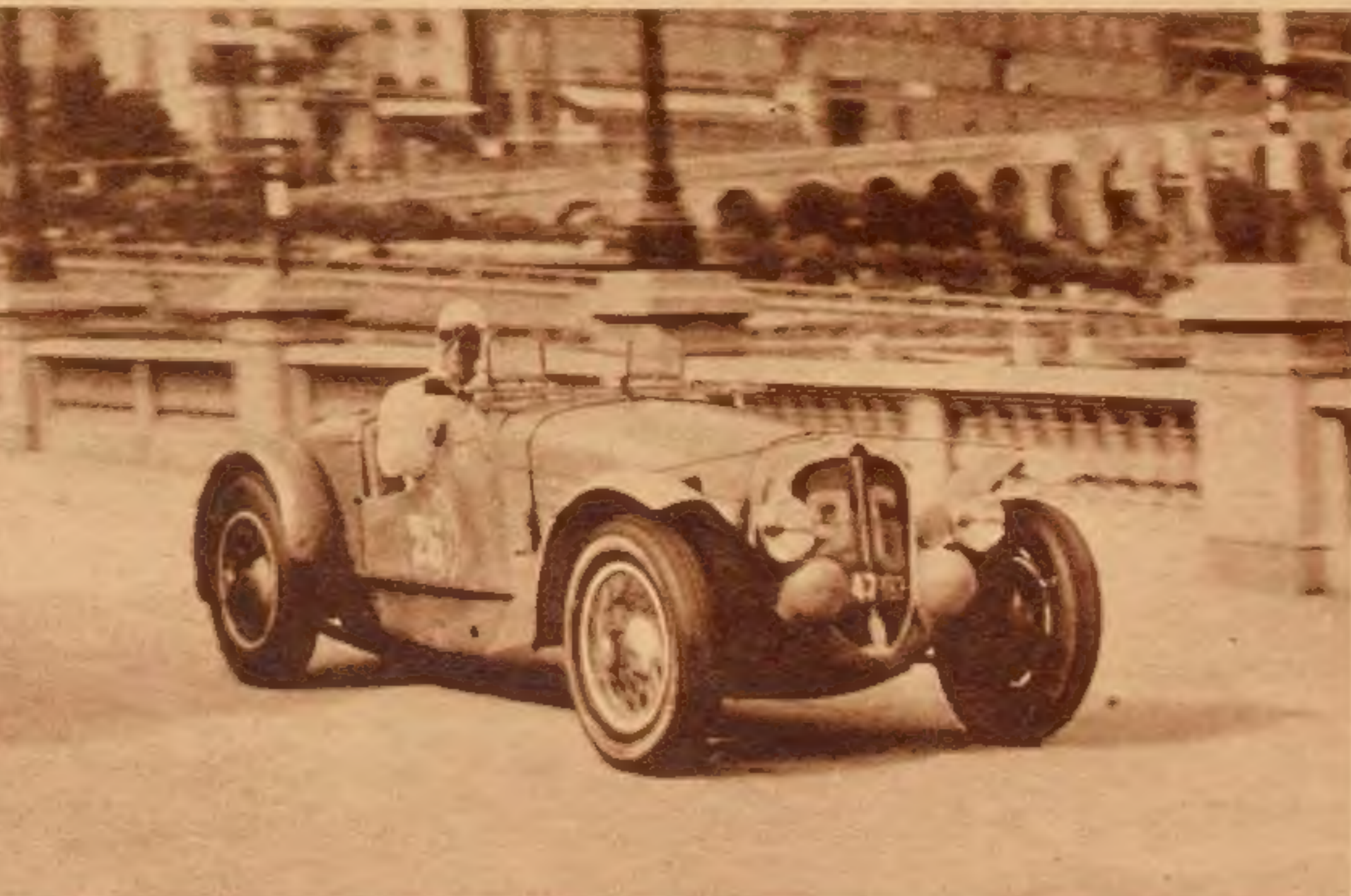
Giuseppe Farina et Raymond Sommer, au volant des anciennes monoplaces Alfa Romeo étaient terriblement handicapés.

N'empêche que Farina qui a été malheureusement obligé d'abandonner a fait une belle démonstration et que Raymond Sommer se classe derrière les voitures allemandes.

des après avoir fourni une course pleine de courage.

Nous n'attendions pas que le Grand Prix de Suisse nous démontrât la supériorité des voitures allemandes. Ceci nous le savions. Mais il a confirmé la supériorité des voitures Mercedes que l'on trouve aux trois premières places avec Caracciola, Lang et Brautischich, et à la sixième place avec Kautz. Auto-Union se contente de la quatrième place avec Stuck, de la cinquième avec Rosemeyer et enfin de la septième avec Nuvolari.

Georges Fraichard.



Voici l'étonnante Delahaye T. 135 sport au volant de laquelle Laury Shell, que l'on voit sur notre cliché, a remporté la victoire dans la Coupe du prince Rainier de Monaco, devant Paul, qui conduisait une voiture identique. Delahaye, au cours du meeting de la Côte d'Azur, s'est taillé d'autres succès, c'est ainsi que Joseph Paul a gagné Paris-Nice devant Poudroux, et que Laury Shell s'est classé premier dans la course de côte de la Turbie, améliorant le record de la catégorie sport. Les qualités de la T. 135 Delahaye, après ces performances, ne sont plus à démontrer.

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

Dans ce numéro :

CHAMPIONNATS DU MONDE

CIRCUIT DE L'OUEST

ISTRES - DAMAS - PARIS

EUROPE - AMÉRIQUE



ISTRES-DAMAS-PARIS. — Le premier avion italien, I 11 (équipage Cupini-Paradisi), vient d'atterrir sur l'aérodrome du Bourget. Le pavillon italien vient d'être hissé au mât. Le pilote, en blanc, debout devant son appareil, attend les officiels de l'A.C.F. qui se dirigent vers lui, à gauche, tandis que les gardes à cheval, à droite, viennent entourer l'avion victorieux.